

CAUSERIE ARTISTIQUE

FRA BARTOLOMMEO

Je vous ai annoncé, mesdemoiselles, ce peintre qui fut particulièrement, aux beaux siècles de l'art, le représentant de l'art religieux, le héros de l'école dite *liturgique*.

Je crois avoir essayé de vous indiquer les deux tendances qui, au temps de la Renaissance, appelaient l'art dans deux voies différentes. L'une trouva son expression excessive dans l'école ombrienne, l'autre brilla d'un incomparable éclat à Florence, à Rome et à Venise.

Mais je vous ai promis de prendre les choses de haut : suivez-moi donc, si les aspérités que je vais graver ne vous épouvantent pas.

L'art antique, vous le savez, chercha la forme avant tout, et se préoccupa secondairement d'imprimer sur la matière le reflet de l'âme. Et quand, par exception, il voulut traduire les passions violentes, il ne leur permit de contracter les muscles de ses héros qu'à la condition de respecter toujours la beauté des lignes.

C'est l'instinct, c'est le génie naturel d'un peuple qui inspire ses premières créations artistiques, et le conduit jusqu'à l'éclosion de ses chefs-d'œuvre. Mais aussitôt que ceux-ci sont nés, apparaissent les dogmatistes qui font les règles, qui créent la philosophie de l'art, comme, au point de vue littéraire, quand les poèmes épiques sont faits, apparaissent les commentateurs, les rhéteurs et les grammairiens.

Quand l'art des grands siècles de la Grèce et de Rome eut dit son dernier mot, il y eut des professeurs d'éthique; quand, à la décadence du Bas-Empire, nulle œuvre originale ne se produisit plus, les rhéteurs discoururent sur la plastique.

Or à cette époque les rhéteurs ne manquaient point, et parmi eux il y avait des hommes de grande valeur. L'avènement du christianisme, en révolutionnant les philosophies païennes, donna un nouvel essor à celles qu'il ne détruisit pas. De toutes les philosophies antiques, la philosophie platonicienne était la plus spiritualiste; elle abordait tous les grands problèmes alors soulevés par la religion nouvelle. Ce fut donc à cette philosophie que se rattachèrent les païens obstinés. Je vous citerai particulièrement Julien l'Apostat qui, comme vous le savez, brillait parmi les rhéteurs de son temps.

Mais comme le christianisme eut bientôt gravi les hautes cimes et fait des prosélytes parmi les plus

belles intelligences, les philosophes grecs trouvèrent à qui parler. Alexandrie devint alors le centre d'une école fameuse dont l'influence a dominé tout le moyen âge et traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. Cette école, qui vit entrer en lutte les plus fameux orateurs, qui féconda les plus beaux génies, fut l'arène où le christianisme jeta ses lumineuses révélations et le paganisme toute la science amoncelée d'Aristote et de Platon. Hélas! les luttes furent si vives d'abord que le sang coula! Non pas qu'à cette époque où le christianisme avait déjà triomphé, quant au fond, il y eût encore des persécutions, mais la populace garda longtemps le goût du sang. Toutes les fois que, dans l'histoire, nous voyons de grandes émotions intellectuelles, nous voyons, à côté, les masses qui, sans en comprendre la portée, épousent les querelles et les traduisent en conflits meurtriers.

En ce temps-là donc quelques rixes ensanglantèrent les rues d'Alexandrie; ce fut dans l'une de ces rixes que périt la malheureuse Hypathie, une des gloires de votre sexe.

Puisque je vous ai menées si loin, je ne saurais passer sans vous en dire un mot. Elle était fille de Théon, célèbre mathématicien grec qui se plut à l'instruire dans sa science. Elle y joignit bientôt l'étude de la philosophie, de la dialectique, etc., sans parler de l'histoire et de la poésie. Elle avait la beauté, elle avait l'éloquence; bientôt elle prit part à toutes les joutes de la parole; bientôt elle passionna son auditoire, qui pensait voir apparaître en elle une des plus rayonnantes déesses de l'Olympe. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, crut devoir prémunir les fidèles contre cette sorte de retour à l'idolâtrie. En un jour d'émeute, la populace interpréta le blâme apostolique comme un arrêt de mort. Hypathie laissa de nombreux disciples : un des plus célèbres fut Synésius.

Synésius était chrétien, comme le prouvent ses *Hymnes religieuses* et plus encore son titre d'évêque de Ptolémaïs. Voyez donc comment déjà se touchaient les extrêmes sur les hauteurs philosophiques! Bientôt, en effet, le christianisme conquiert à ses dogmes et à sa morale les derniers apôtres de Jupiter. Mais, en même temps, les philosophies, les sciences, les arts antiques, s'intronisèrent dans le christianisme.

Ce moment fut l'heure triomphale de l'école *néo-platonicienne* d'Alexandrie.

Les arts et les lettres ne donnèrent que des œuvres secondaires, parce que les fortes œuvres sont filles de la jeunesse des nations; mais on eut de magnifiques théories. Les connaissances, jusqu'alors éparses dans l'humanité, se formulèrent en un corps de doctrine qui, après avoir traversé l'ombre du dixième siècle et les invasions des Barbares, devint le compendium de la scolastique de saint Bernard et d'Abailard...

Mais, bon Dieu! mesdemoiselles, ramenez-moi à mes moutons! je veux dire à l'atelier d'Il Frate, au couvent de Saint-Marc, ou bien à Florence, sur la loge des Lances, où prêchait Savonarole contre le néoplatonisme de Marcille Ficin.

Non pas encore cependant; car si je n'achevais ma déduction, à présent que je l'ai commencée, vous auriez le droit de penser que je divaguais tout à l'heure. Aussi bien les disputes célèbres de Longin, d'Hypathie, de Plotin, de saint Bernard, d'Abailard, de Savonarole et de Ficin, etc., etc., tiennent un peu aux mêmes principes sous différents noms.

Quand donc l'esprit collectif de l'école d'Alexandrie se fut formé, il représenta pour tout ce qui concernait les sciences, les arts et les lettres, la tradition antique. Durant les siècles d'ignorance les clercs suivirent routinièrement l'impulsion donnée qui alla peu à peu s'abâtardissant. A la Renaissance, avant d'ouvrir des voies nouvelles, l'esprit humain retourna aux sources du passé. On retrouva les monuments de l'art grec, et en même temps les gloses savantes qui posaient les principes de l'esthétique.

Ces principes, modelés sur l'antique, préconisaient avant tout le culte de la forme. Mais en même temps qu'on les appliquait à briser enfin le vieux moule byzantin, ils étaient dépassés par cet esprit moderne, tout nouveau, tout jeune et plein de sève, cet esprit absolument différent, absolument inconnu que le christianisme a introduit dans le monde.

L'âme est née.

Maintenant il ne suffit plus que la forme soit parfaite; il faut encore, il faut surtout que l'âme seule paraisse. Ce n'est plus Vénus qu'on peint, c'est Marie. Et pour représenter la Vierge mère il ne s'agit pas seulement de peindre une femme!

Dès l'origine de la Renaissance, les artistes se divisèrent instinctivement en deux parts: ceux qui voulaient la prédominance de l'âme, fût-ce au détriment de la forme, et ceux qui, séduits par l'antique, voulurent d'abord amener la forme à sa perfection, ne doutant pas qu'après, l'âme y entrerait tout naturellement.

Les uns, par exemple, disaient: «Faisons une âme et rêvons-la du plus beau corps possible.» Les autres: «Faisons un corps parfait; l'âme, c'est la beauté.»

Les premiers cherchaient leurs modèles au ciel, les seconds sur la terre.

Ces derniers furent bientôt les plus nombreux. Après tant de siècles, où les types divins avaient été emprisonnés dans la gaine byzantine, il y avait des séductions infinies dans ces audaces de l'art nouveau qui se jouaient avec le mouvement et la vie.

Dans toutes les branches de l'art, les plus nobles esprits se laissèrent entraîner. Ce fut pour protester contre cette tendance, encouragée par les Médicis d'abord, puis par presque tous les Mécènes du temps,

que Savonarole se leva du fond de ce même couvent de Saint-Marc qui avait donné *il beato Angelico*.

Lorsqu'il parut, lorsque, avec une éloquence entraînante et passionnée, il tonna contre cette résurrection du paganisme dans l'esthétique, il produisit un effet immense. Les uns le traitèrent d'iconoclaste et le vouèrent au bûcher; les autres se firent ses disciples. *Baccio della Porta*, autrement dit *il Fattorino*, qui depuis devint Fra Bartolommeo, fut un des plus ardents.

Bartolommeo, ou *Baccio*, comme on dit par diminutif, était petit-fils d'un *facteur-commissionnaire* établi à la porte San-Pietro-Gattolini; de là son surnom de *Fattorino* et son nom de Bartolommeo della Porta. Il naquit à Savignano, près de Florence, en 1469, douze ans avant Raphaël, dont il devait être l'ami et souvent l'émule, et mourut en 1517, la même année que Léonard. Vous le voyez, mesdemoiselles, Fra Bartolommeo appartient à la plus belle époque de l'art; j'ajouterais qu'en Italie il tient dignement sa place entre ses illustres contemporains. Nous l'en mettons, ici, bien plus loin qu'il ne faut, mais c'est que nous ne connaissons son œuvre qu'imparfaitement.

Il fut élève de Cosimo Roselli, et fréquenta, comme tous les jeunes artistes d'alors, les jardins Médicis, où se trouvaient réunis les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Mais son maître d'élection, son inspirateur, c'était Léonard de Vinci. Dans les jardins de Laurent de Médicis, il rencontra un de ses élèves, Mariotto Albertinelli. Tous deux se lièrent d'une étroite amitié; bientôt même ils associèrent leurs travaux, exécutèrent leurs ouvrages en commun, et ne formèrent, pour ainsi dire, qu'une seule personnalité.

Il en était là, lorsqu'il entendit le père Geronimo Savonarola qui proscrivait comme œuvres de Satan la plupart des créations de la peinture, de la littérature et de la sculpture contemporaines, qui n'acceptait l'art que comme revêtement du sentiment religieux, qui développait enfin ce thème:

« Vos notions sur la beauté sont empreintes du plus grossier matérialisme. La beauté! mais c'est la transfiguration, c'est la lumière de l'âme: c'est donc par delà la parure visible qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence... Plus les créatures approchent et participent de la beauté de Dieu, plus elles sont belles; et de deux femmes également belles de corps, ce sera la plus sainte qui excitera le plus d'admiration même chez les profanes. »

Ces principes sont les miens, mesdemoiselles, et assurément ce sont aussi les vôtres. Il vous semblera peut-être même qu'ils doivent être ceux de tous les écrivains et de tous les artistes, tant ils sont purs, nobles, élevés et justes. Pourtant, maintenant comme alors, alors comme aux beaux jours de l'école d'Alexandrie, ils trouvèrent des contradicteurs. On y répond aujourd'hui par la théorie de l'art pour l'art. Au temps de la Renaissance on y répondait par une théorie analogue: seulement cette théorie on la soutenait par des chefs-d'œuvre. C'est que les théoriciens, eux-mêmes, avaient une foi bien vivace aux beautés spirituelles!

Savonarole, qui, d'ailleurs, appliquait ses principes réformateurs à toutes choses, succomba dans la lutte. L'Eglise elle-même le condamna. Et cela devait être, car à l'époque où il prêchait, sa doctrine artistique, en

la conduisant à ses extrêmes conséquences, était mal-faisante et obscurantiste. Vous allez le comprendre.

Après de si longs siècles d'ignorance et de barbarie, mais d'ardente foi, des siècles pendant lesquels la religion chrétienne s'était profondément enracinée, mais pendant lesquels l'art avait dormi dans la gaine byzantine comme dans sa chrysalide, l'éclosion soudaine de l'esprit moderne dut nécessairement être accompagnée de cette exagération, de cette fougue qui sont propres à toutes les jeunesses. Arrêter cet essor par des formules ascétiques, c'était tout compromettre, peut-être.

Au temps où Hypathie prêchait les beautés païennes à des auditeurs qui, la veille, sacrifiaient encore à Jupiter, l'Eglise devait réagir contre la tentation idolâtrique; mais au temps où Léon X régnait à Rome, on pouvait sans danger peindre tous les dieux de l'Olympe, donner au Christ un peu de la beauté d'Apollon, et mêler même aux grandes compositions catholiques quelques figures mythologiques, comme le fit Michel-Ange dans le *Jugement dernier*. Il y avait danger, au contraire, à laisser jeter au feu des chefs-d'œuvre sur la parole d'un moine exalté.

Toutefois, comme je vous l'ai dit, cette doctrine si pure et si noble de Savonarole trouva de passionnés zélateurs. Baccio della Porta prit un jour toutes ses peintures, toutes ses études, d'après le modèle vivant surtout, et les alla porter au bûcher où les Florentins accumulent en masse leurs livres et leurs images.

Puis il s'enferma dans un couvent avec son maître. Un jour la populace florentine, ameutée contre le prédicateur qu'elle avait exalté la veille, se porta vers le couvent pour massacrer Savonarole et ses adhérents. Baccio combattit pour son maître et fit vœu de prendre l'habit de moine après la bataille; voilà comment, quatre années après, lorsqu'il reprit ses pinceaux, nous le retrouvons dominicain au couvent de Saint-Marc.

Par un effet étrange, mais moins rare qu'on ne pourrait croire, il acquit, pendant cette longue période d'inaction, l'énergie, la puissance, la personnalité qui manquaient à son talent. Lorsqu'il se remit à peindre, il se trouva l'émule de Raphaël.

Vers 1506, tous deux se rencontrèrent à Florence et devinrent amis. Fra Bartolommeo donna d'utiles conseils à Raphaël sur l'emploi des couleurs, et reçut en échange des leçons de perspective. L'histoire ne dit pas que *Il Frate* inspira au Sanzio le sentiment divinément spiritualiste que le peintre des *Vierges* gardait au milieu de sa suprême élégance; elle n'indique pas non plus que le Sanzio assouplit un peu les formes droites de Fra Bartolommeo, donna de l'aisance à ses compositions conçues dans l'ancien style symétrique; mais il est probable que ces deux maîtres qui eurent des affinités de goût et de caractère influèrent beaucoup l'un sur l'autre.

Le talent de Fra Bartolommeo devait d'ailleurs se perfectionner par plusieurs influences successives. Nous l'avons vu étudier Léonard de Vinci et s'identifier, pour ainsi dire, avec un de ses élèves; son prieur l'ayant envoyé à Venise, au couvent des dominicains de Murano, vers 1508, il surprit les magiques secrets de la couleur. A Rome, enfin, il contempla les Michel-Ange, et la dernière période de sa vie, de 1512 à 1517, en fut évidemment influencée.

On pourrait diviser la vie artistique du Bartolommeo en périodes tranchées qui s'achèment toutes d'un pas

de plus vers la perfection. La première, assez indécise, serait celle de sa jeunesse, avant l'influence de Savonarole; la seconde, de 1505 à 1508, époque de sa liaison avec Raphaël, au temps où Raphaël était encore sous l'influence pérugineuse; la troisième, de 1509 à 1512, qui fut remplie par une nouvelle association avec Mariotto Albertinelli, l'élève de Léonard; la dernière, de 1512 jusqu'à sa mort, qui fut la plus brillante.

On le voit, la nature de Fra Bartolommeo était assez assimilatrice; et cependant son génie a une individualité puissante. Il ne ressemble ni à son prédécesseur en peinture liturgique, Fra Angelico, qu'il dépasse de toute la science, ni au Pérugin, dont il n'a point la manière, ni à l'un des trois colosses artistiques qui dominent son siècle. Il est lui, entre eux cinq, et il possède comme pas un le secret de la couleur.

Je vous l'ai dit, mesdemoiselles, nous ne pouvons pas juger en France Fra Bartolommeo à sa valeur. Nous ne possédons de lui que deux tableaux de médiocre dimension; encore l'un appartient-il à l'époque de sa collaboration avec Mariotto Albertinelli. C'est le plus grand, celui qui représente la *Vierge, sainte Catherine de Siègne et plusieurs saints*.

Au milieu de la composition, la Vierge assise sur un trône, accompagnée de saint Pierre, de saint Barthélemy, de saint Vincent et d'autres personnages tenant des palmes, préside au mariage mystique de l'enfant Jésus avec sainte Catherine, agenouillée à gauche devant lui. Derrière la Vierge, à droite, saint François et saint Dominique s'embrassent en témoignage de l'affection qui les unit. Dans la partie supérieure, des anges soutiennent les rideaux du dais qui surmonte le trône. On lit sur la base du trône : *Orate pro pictore, M. D. XI*, et sur la marche au-dessous : *Bartolome Floren. or. prae*.

Ce qui veut dire : Barthélemy de Florence, de l'ordre des Frères prêcheurs.

Ce tableau a été donné, en 1512, par la seigneurie de Florence, à l'ambassadeur de France, qui était alors un évêque d'Autun. Aussi avant d'être apporté au Louvre, a-t-il figuré longtemps dans la sacristie de la cathédrale de cette ville.

Le second tableau de Fra Bartolommeo que nous avons au Louvre représente la *Salutation angélique*. Il n'a pas un mètre de haut, mais il appartient à la plus belle époque de la carrière artistique du maître (1515). Il fut acheté et apporté en France par François I^{er}.

La Vierge, un livre à la main, est assise sur une estrade, placée dans un enfoncement en forme de niche, et contemple l'ange Gabriel qui paraît dans les airs portant une branche de lis. Saint Jean-Baptiste, saint Paul, saint Jérôme, saint François se tiennent debout de chaque côté de la Vierge; sainte Marguerite, à gauche, et sainte Madeleine, à droite, sont à genoux sur le devant du tableau, la première ayant une croix, la seconde un vase.

Ce que vous remarquerez particulièrement dans ce tableau, mesdemoiselles, c'est d'abord l'ordonnance de la composition toujours fidèle aux anciennes traditions pyramidales. Puis, surtout dans le second, le coloris infiniment plus monté, plus puissant que celui des peintres florentins. On sent que Fra Bartolommeo a traversé Venise.

Le tableau dont nous vous offrons la gravure est un des plus beaux de la belle époque de Fra Bartolommeo; il est cependant encore de petite dimension.

Mais la grandeur de la conception élargit le cadre. On le trouve dans la galerie de Florence, au palais des Beaux-Arts.

La composition, ici, rappelle plutôt Massaccio, le peintre de la chapelle des Carmes, que Fra Angelico. L'enfant et le grand prêtre font rêver de Raphaël. Voyez combien l'expression des têtes est religieuse et simple. Voyez surtout quelle ampleur et quelle majesté ont les draperies. Fra Bartolommeo le premier parmi les peintres a connu cette belle ordonnance des plis du vêtement, qui est une des grâces et des noblesses de l'art.

La Vierge est ici le personnage le moins heureusement agencé et drapé; toutefois elle s'harmonise avec l'ensemble. Mais regardez bien le reste du tableau; comme toutes les grandes choses, il vous attachera de plus en plus par la contemplation. Vous y verrez une beauté sérieuse et digne, une expression profondément religieuse, qui n'exclut ni la correction parfaite du dessin ni l'étude irréprochable des formes.

L'œuvre de Fra Bartolommeo, en général a une immense portée artistique; elle prouve que la peinture religieuse ne s'oppose pas du tout au développement des formes, à la science et à l'aisance enfin. Nous sommes loin, ici, de la sécheresse et de la mièvrerie du Pérugin, dont les peintures, à côté de celles d'*Il Frate*, semblent plutôt maniérées que naïves.

Mais, je vous le répète encore, ce n'est point chez nous, c'est en Toscane, c'est à Florence, à Pistoie, à Lucques, à Prato, qu'il faut voir Bartolommeo. Moi, je me souviens d'être resté en contemplation et en ravissement, au palais Pitti, chaque fois que je m'arrêtai devant un de ses tableaux. Il y a là le *Saint Marc*, que plusieurs tiennent pour son chef d'œuvre et qui semble animé du souffle michel-angeque. — Il y a un Christ avec les Évangélistes, une madone sur le trône, une *Sainte Famille* surtout, qui sont des chefs-d'œuvre dignes certainement de lutter avec les Léonard, les Michel-Ange, les Raphaël, et même, oui, mesdemoiselles, le moine parfois pourrait l'emporter sur ses émules.

Son dessin est aussi correct que celui de Raphaël; il a la puissance quand il veut; non la puissance des Titans, comme Michel-Ange, mais la puissance humaine. Il sait, comme Léonard, jouer avec le clair-obscur; enfin, il est coloriste, lui seul parmi les Florentins.

Pourquoi donc a-t-il laissé une moindre renommée? allez-vous me demander. Mais d'abord il a moins produit; il n'a pas eu l'occasion d'exécuter quelque-une de ces grandes pages comme *la Cène*, *le Jugement dernier*, *l'École d'Athènes*, *la Transfiguration*, etc., et puis... et puis Fra Bartolommeo était un génie synthétique, plutôt qu'un génie créateur. Il a fait d'admirables tableaux, et cependant n'a point marqué de forte empreinte sur l'art de son époque, quoique le *Saint Marc* soit une des œuvres les plus amples et les plus nobles du siècle, qui produisit le *Moïse* de Michel-Ange, et le *Père éternel* de Raphaël. Enfin nous ne soupçonnons pas ici la renommée dont il jouit à Florence.

C'est au palais Pitti que j'ai le mieux et le plus apprécié Fra Bartolommeo. Toutefois, on trouve de lui, au palais des Beaux-Arts de Florence, outre le tableau dont vous avez la gravure, un petit portrait de Savonarole, superbe d'expression et d'énergie;

aux *Offices*, un petit tableau remarquable par un effet de clair-obscur, et deux prophètes, *Job* et *Isaïe*, dans sa grande manière; à Sainte-Marie-Nouvelle, un beau *Jugement dernier*, terminé par Albertinelli; enfin, et surtout au couvent de Saint-Marc, cet asile de son choix, ce refuge pieux qui avait abrité Fra Angelico, une de ses plus belles Vierges.

La Madone de la Miséricorde, à Lucques, deux autres tableaux situés dans la même ville, et une fresque à Pistoie, sont encore classés parmi les œuvres les plus magistrales de Fra Bartolommeo. A Rome, on remarque un tableau de lui que Raphaël a terminé.

Les musées étrangers possèdent peu de Fra Bartolommeo. Avec ceux du Louvre, je ne vois guère que *la Vierge à l'Enfant*, de la galerie de Siéne. On remarque, à propos de celui-ci, que le type de l'Enfant est vraiment divin, le plus divin qu'il y ait peut-être, tandis que celui de la Vierge n'a ni jeunesse, ni beauté, ni expression virginale. On suppose que c'est un portrait. Peut-être le moine aura-t-il seulement voulu faire sentir qu'entre l'enfant et la mère il y a la distance de l'humanité à la divinité.

Fra Bartolommeo mourut dans la force de l'âge, à quarante-sept ans. Ses austérités et son application au travail l'avaient épuisé. Quand son prieur le vit souffrant, il l'envoya aux eaux de San Filippo; car c'était un grand honneur pour l'ordre que de posséder parmi ses obédients un artiste comme *Il Frate*. Mais les eaux furent impuissantes, on s'y prenait trop tard.

On voit aux *Offices* de Florence la dernière peinture de Fra Bartolommeo della Porta. Cette peinture, inachevée, et qui représente une *Vierge à l'Enfant* avec des saints, est tout près d'une *Adoration des Mages*, de Léonard de Vinci, également inachevée. On s'arrête à considérer les deux ébauches et à comparer les procédés. Léonard, comme le *flou* et le *foudu* admirables de sa peinture le font pressentir, n'indiquait pas par un trait l'esquisse de ses figures; il les faisait sortir de la toile peu à peu, au moyen d'ombres portées; comme on dirait dans notre jargon artistique, « il modelait dans la pâte. » Fra Bartolommeo, au contraire, dessine son ébauche en traits fins et cernés.

Il Frate a laissé plusieurs élèves parmi les moines de son ordre. Le plus célèbre fut Fra Paolino da Pistoja. Ses principaux élèves laïques sont : Cecchino del Frate, Benedetto Ciofini et Gabriele Rustici.

Comme tous les grands hommes aussi, il a eu ses pasticheurs. Citons Sogliani, Ridolfo Ghirlandajo, fils du maître de Michel-Ange, Lorenzo Credi, et surtout Mariotto Albertinelli, son ancien condisciple et associé.

De Ridolfo Ghirlandajo, qui, après la mort de son père, passa quelque temps à travailler sous les ordres de Bartolommeo, nous avons au Louvre un beau *Couronnement de la Vierge*.

De Mariotto Albertinelli nous avons : *Saint Jérôme et saint Zénobe adorant l'Enfant-Jésus dans les bras de la Vierge*, et *Jésus apparaissant à la Madeleine*, que l'on attribue à l'époque de son association avec *Il Frate*.

Soit dit en passant, mesdemoiselles, il est assez piquant de remarquer quelles routes divergentes prirent les deux amis, qui s'étaient rencontrés faisant les mêmes études dans les jardins Médicis, et qui se

trouvèrent les mêmes tendances artistiques, puisqu'ils unirent leurs travaux. Mariotto, qui avait quitté pour se faire peintre la profession de batteur d'or, ne prit point parti pour ou contre Savonarole; il regarda la bataille des fenêtres du cabaret; et tandis que Bartolommeo della Porta prenait la robe de moine, Mariotto prenait le tablier d'aubergiste. Ils se retrouvèrent pourtant, et peignirent encore ensemble dans ces deux conditions si opposées. Mais Albertinelli mourut d'excès de bonne chère avant que Bartolommeo ne mourût d'austérités.

En relisant ce qui précède, je m'aperçois, mesdemoiselles, que j'ai été un peu plus pédant que de raison. Depuis quelque temps, je hausse ces causeries à un ton bien élevé; je m'oublie à vous parler philosophie, haute esthétique, etc., comme si, au lieu d'être des jeunes filles élevées au couvent ou en pension, ou même dans leurs familles, vous étiez des jeunes gens munis de vos diplômes de bacheliers et vous acheminant à l'École normale. N'allez-vous pas vous fâcher, c'est-à-dire n'allez-vous pas fermer votre journal à ma première page, me décerner un brevet d'ennuyeux, et dessiner en marge ma caricature avec des besicles et un bonnet de soie noire? Et pourtant, je ne porte encore rien de tout cela.

N'ayez peur, je vais en avoir fini avec mes considérations ambitieuses. Aussi bien, nous ne rencontrerons plus toujours, pour les provoquer, des génies aussi vastes et aussi complexes que ceux de Léonard et de Michel-Ange, des talents aussi parfaits que celui de Fra Bartolommeo.

Et puis, savez-vous bien que ce ne serait pas un mal, après tout, que vous eussiez une légère teinture de ces fortes études que font vos frères et vos futurs maris? Quand un jour vous les entendrez discuter sur de pareils sujets, vous pourriez au moins les comprendre, sinon leur répondre. Il ne faut pas craindre, je crois de dépasser ce qui est futile pour toucher un peu à ce qui est solide. Toutefois, ne répétez jamais ce que je vous ai dit touchant l'école d'Alexandrie, par exemple; prenez-en note seulement, et mettez-le dans les archives de votre mémoire.

Il est bon de savoir, même pour les femmes; il est toujours fâcheux d'avoir l'air de savoir, surtout pour les femmes. Ainsi, mesdemoiselles, lorsque vous étudiez pour mettre votre esprit à la hauteur des autres esprits de votre milieu, c'est comme lorsque vous revêtez un corset, une crinoline, etc., etc., pour mettre votre personne à même de figurer convenablement dans un salon. Eh bien! si votre science perçait, si les études chéries que vous avez dû faire pour cette toilette intellectuelle se laissent apercevoir, vous vous trouvez habillée au moral comme ces femmes dont le corset pointe à travers le corsage, les cerceaux de la crinoline à travers la jupe, c'est-à-dire que vous avez perdu la grâce, le charme.

Ce n'est pas seulement la question d'art qu'il faut étudier, mille autres choses pour le moins aussi utiles appellent la curiosité de votre esprit. Toutes les sciences que poussent si loin les hommes de notre temps, vous aimeriez, j'en suis sûr, à les effleurer si on vous en présentait l'abrégé dans des livres à votre

portée. Les femmes n'ont point l'esprit si puéril que veulent bien le dire les gens qui ne se sont jamais occupés d'elles. Mais si on ne leur parle point dans leur jeunesse le langage que parlent les hommes entre eux, comment veut-on qu'un jour elles s'intéressent à ce langage? Je lisais un livre, ces jours derniers, qui éveillait surtout mes pensées à ce sujet. Si la direction du journal le veut bien, mesdemoiselles, ce livre sera le sujet d'une prochaine causerie entre nous. Vous voudriez savoir son titre peut-être? Mais non! j'aime mieux vous le laisser deviner. Cherchez. En ce moment, il a beaucoup de succès parmi les savants, qui voudraient, comme le Christ, laisser venir à eux les petits enfants.

Mais un mot encore, et celui-ci regarde nos études artistiques.

Avez-vous entendu parler de l'institution qu'a fondée, à Paris, madame d'Anglars, sous le titre de Notre-Dame-des-Arts? Oui, je crois qu'une de nos collaboratrices les plus armées, madame Bourdon, vous a dit déjà le but de l'œuvre, but éminemment religieux, bienfaisant, utile. Toutes les jeunes filles ne naissent pas, vous le savez, avec de la fortune. Il en est beaucoup qui, après avoir connu l'aisance dans leur famille, se trouvent, par la mort de leur père, ou par un partage de biens, ou par toute autre cause, sans autre moyen d'existence que leur travail. Or, que peut faire une femme? — Coudre? — On gagne si peu! Et puis, c'est une occupation si pénible, quand elle devient gagne-pain, pour des jeunes filles qui n'ont pas, dès l'enfance, connu la misère!... Une jeune fille pauvre peut encore se faire institutrice. — Oui, mais il ne faut pas malheureusement, à beaucoup près, autant d'institutrices qu'il y a de jeunes filles pauvres.

On a remarqué l'aptitude particulière des femmes pour les beaux-arts, la place vraiment distinguée qu'ont obtenue beaucoup d'entre elles dans la peinture et la sculpture. Je ne parle pas de la musique; elles font leurs preuves en masse. Mais on s'est dit que les femmes avaient spécialement la faculté du goût, et l'on a pensé qu'avec un peu d'étude, elles pouvaient devenir propres aux arts qui touchent à l'industrie, aux arts utiles, et, par conséquent, sagement retribués; qu'elles pourraient, par exemple, dessiner sur étoffe, sur papier de tenture, peindre sur porcelaine, sur émaux, etc.; en sculpture : faire des modèles de vases, de meubles, de pendules, candélabres, ustensiles de ménage de toutes sortes, etc.

C'est pour conduire dans cette voie artistique et utilitaire des jeunes filles sans fortune que madame d'Anglars a fondé Notre-Dame-des-Arts. Et si cette institution ne sort pas de sa voie, ce sera vraiment une belle et grande œuvre que Dieu bénira et à laquelle il faudra que tous les vrais artistes prêtent leur concours. La solennité de la distribution des prix était présidée, cette année, par monseigneur Coqueran. A côté de lui, sur l'estrade, figuraient les principaux protecteurs de l'œuvre, M. le marquis de Béthisy et M. Gudin, l'illustre peintre de *marines*. L'Empereur avait envoyé son prix.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

GAZIDA

PAR XAVIER MARMIER (1).

L'Académie française vient de couronner le dernier ouvrage de M. Xavier Marmier; peut-être pourrait-on trouver que ce récit de voyage, encadré dans un petit roman d'une trame assez frêle, n'a rien de bien directement utile aux mœurs, excepté par l'idée religieuse qu'il propage, mais sans entrer dans les motifs qui ont guidé le concile littéraire, nous pouvons assurer nos lectrices que si *Gazida* n'est pas le livre qu'aurait pu rêver M. de Montyon, ce n'en est pas moins un ouvrage intéressant, agréable, et qui ne peut offrir aucun danger aux plus jeunes esprits. Au temps où nous vivons, c'est déjà quelque chose de ne pas nuire! et si l'on n'est pas utile, c'est quelque chose de ne pas être dangereux!

Un jeune homme, Henri de Vercel, dégoûté de l'Europe, s'embarque et fait voile vers le Canada : on reconnaît les prédilections de M. Marmier pour les sites septentrionaux. Il loge chez un gentilhomme français, qui, pendant l'émigration, a cultivé un coin de ces vastes solitudes, et qui, par ses récits, lui fait connaître cette terre toujours française par le cœur; car les Canadiens se souviennent toujours du pays qui leur a apporté la foi, auquel ils doivent l'agriculture, qui a changé en champs d'épis des pans de leurs vastes forêts, et une civilisation qui les rend, aujourd'hui encore, bien supérieurs à leurs voisins des États-Unis. Aux récits de M. de Mériel viennent se joindre ceux d'un pieux missionnaire; il raconte avec émotion les tristes vicissitudes de la race indienne, qui jadis possédait la splendide Amérique, et qui voit chaque jour ses tribus décimées par l'exil et la misère, refoulées vers le Nord, chassées de leur héritage, s'éteindre loin de leurs forêts natales. Cette partie du livre est intéressante et aurait pu l'être davantage si le missionnaire avait dit ce que le catholicisme a fait et voulu faire en faveur des Indiens, et combien ces régions sauvages ont vu d'apôtres et de martyrs qui donnaient avec joie sueurs et sang pour le salut des pauvres idolâtres. L'histoire des missions du Canada est une des plus belles de l'église de France; car c'était la France seule qui fournissait ces hardis prédicateurs de l'Évangile, contents de vivre dans le misérable wigwam des sauvages, contents aussi de mourir attachés au poteau; ni l'Europe ni l'Amérique n'ont oublié le nom des Brébœuf, des Lallemand, des Marquette, des

Charlevoix, dont le nom se lie à tous les souvenirs du Canada.

La seconde partie du livre est consacrée aux voyages qu'entreprend Henri de Vercel autour des propriétés de son hôte. Des descriptions bien senties de la nature s'y font remarquer; on comprend que l'auteur a goûté profondément le charme de ces beaux paysages, de ces forêts séculaires, de ces lacs tranquilles, de ces fleuves majestueux qu'il fait apparaître à l'imagination du lecteur. Voyez ce tableau d'une forêt :

« Les sapins, aux pointes pyramidales, y apparaissent comme les flèches aériennes des cathédrales; les rameaux des hêtres et des chênes en forment le dôme, et leurs troncs vigoureux en sont les pilastres. Les peupliers avec leurs tiges flexibles, les bouleaux avec leur écorce blanche s'élèvent comme des colonnettes; les saules y déroulent leurs branches comme de légers arceaux; les pommiers et les cerisiers nous y montrent les vivants ornements que les artistes du moyen âge se plaisent à reproduire dans les chapiteaux et dans les voûtes des églises; la vigne sauvage qui s'enlace à ces arbres y dessine de gracieux festons, et le vert gazon, avec les petites fleurs agrestes qui le parsèment, s'étend comme un tapis de velours dans ces grandes nefs. Dieu lui-même est l'architecte de ces merveilleux édifices, et la nature en est la gardienne active. Quand une de ces majestueuses colonnes, usée par le temps, s'écroule sur sa base, une autre grandit pour la remplacer. Quand les tempêtes ont ébranlé cette immense structure, un bras invisible une puissance vigilante en rétablissent promptement l'auguste harmonie.

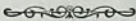
» Ténébres et lumières, jours de splendeur et jours de deuil, tout ici est l'œuvre suprême, l'œuvre virginale de Dieu. La forêt primitive est un de ses plus purs sanctuaires, et quand on y pénètre, tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, à chaque pas, en chaque saison, saisit la pensée pour l'élever vers lui; c'est sa voix qui, par les éclats de la foudre, retentit sous ces voûtes majestueuses; c'est sa lumière qui les éclaire. Dans le jour, le soleil répand ses rayons à travers ces réseaux de feuillage, comme à travers les vitraux colorés d'une chapelle gothique. Dans la nuit, le disque de la lune est suspendu, comme une lampe d'albâtre, sur ces vastes coupoles. L'hiver, lorsque la forêt est ensevelie dans son linceul de neige, elle semble, dans sa tristesse, s'incliner et s'assoupir sous le regard de Dieu. Au printemps, elle se réveille comme un enfant rafraîchi par un salutaire sommeil, et célèbre celui à qui elle doit son repos, son mouvement et sa vie. Ses fleurs ouvrent leurs corolles comme des encensoirs; ses sapins résineux exhalent l'arôme de leurs bourgeons naissants; ses acacias et ses cerisiers répandent dans les airs leurs parfums;

(1) Paris, librairie Hachette, 14, rue Pierre-Sarrasin. — Paris : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.

ses insectes rampent, courent et voltigent avec un joyeux bourdonnement ; ses oiseaux entonnent dès le matin leur chant d'amour ou leur cantique religieux, et le soir modulent encore de doux accens. Tout est musique et mélodie ; tout, depuis le bruissement des feuilles et le soupir des eaux, jusqu'à la sublime harmonie des sphères, s'élève comme un hymne de louange, de gratitude vers le souverain Créateur. La lumière même est une sorte de musique, car elle se produit, comme la musique, par d'innombrables vibrations. »

Je voudrais citer un second morceau sur les habitants qui peuplent ces belles forêts ; l'agile écureuil, l'oiseau-cire, dont les ailes semblent parsemées de gouttes de cire à cacheter, le *whip-poor-wil*, le rossignol d'Amérique, que les romans de Cooper ont fait connaître aux gens frivoles, comme Wilson et Audubon l'ont révélé aux savants. La nature porte bonheur à M. Marmier ; quand il parle d'elle, c'est un fils qui parle d'une mère bien-aimée. Sa parole s'échauffe, sa pensée s'élève, il trouve le mouvement et la couleur qui, trop souvent, lui échappent, et les idées religieuses qui, chez lui, se mêlent toujours à la contemplation de l'œuvre de Dieu, donnent à son livre ce caractère utile que l'Académie sans doute a voulu récompenser, et qui nous permet aussi de le désigner au suffrage des jeunes filles qui nous lisent. Les défauts de l'auteur (et quel auteur n'en a pas ?) sautent aux yeux : imagination peu féconde, manque de mouvement dans le dialogue, abus des comparaisons et des citations ; mais il rachète toutes ces imperfections par la pureté des sentiments, la délicatesse du langage et ce parfum de piété qui se répand à travers toute son œuvre. On le suit dans ses belles descriptions, non pour l'amour de son héros un peu froid, de son héroïne Gazida, toujours absente, mais pour l'amour des bois, des eaux, des fleurs, des oiseaux, qu'il fait apparaître, et du Dieu paternel qui se montre à travers le voile transparent de la création.

Là est le mérite de *Gazida* ; on le trouvera si l'on s'abstient de chercher dans ce livre un intérêt romanesque, si l'on n'y voit que des impressions de voyage ennoblies par le souvenir de Dieu.



FAITS ET RÉCITS CONTEMPORAINS

NOUVEAU RECUEIL ANECDOTIQUE

Par G. de CADODAL (1).



Quoiqu'on se plaigne, et souvent à juste titre, du temps présent ; quoique l'égoïsme gagne, quoique l'intimité de la famille se dissolve, cependant de grands exemples de vertu brillent encore au milieu d'une société courbée vers la terre ; on voit les grandes âmes tendre en haut comme on voit les colonnes des temples debout parmi les ruines de Babylone et de

Palmyre. Il est bon de ne pas laisser tomber dans l'oubli tant d'actes de générosité, d'abnégation de soi-même ; d'opposer aux journaux que remplit le récit des crimes et des scandales, un livre consacré au beau côté de la nature humaine, et qui, racontant des faits actuels, contemporains, répond mieux aux besoins de notre esprit que l'ancienne *Morale en Action*, un peu surannée pour notre temps. M. de Cadoudal, en recueillant avec beaucoup de tact et de goût les anecdotes qui font honneur à notre époque, a offert au public un volume aussi intéressant qu'utile ; il s'est souvenu de ces belles paroles de M. de Frayssinous, qu'il aurait pu prendre pour épigraphe de son livre : « C'est servir utilement son pays que de chercher à combattre la publicité du mal par la publicité du bien ; l'égoïsme par des actes de dévouement, et la dure indifférence par des traits de charité. » Avouons que quand on a lu une cause célèbre, la chronique plus ou moins scandaleuse de quelque journal illustré, la longue série des crimes que renferment les feuilles quotidiennes, on se sent le cœur à la fois serré et refroidi ; on se demande si le bien existe encore sur la terre ; le doute cruel pénètre au fond de l'âme ; tandis qu'en fermant le livre de M. de Cadoudal, je défie le lecteur le moins passionné de ne pas sentir une larme dans ses yeux et un peu de flamme dans son cœur. L'exemple tout-puissant agit. Il y a là des récits qui font vibrer les cordes de l'âme ! *L'Œuvre de Sainte-Anne*, qui parle si bien de la Providence ; la *Biographie d'un maréchal de France*, où tant d'humilité couronne tant de gloire ; *Trouvaille*, qui retrace le dévouement d'un pauvre soldat à un orphelin, et enfin, parmi beaucoup d'autres, cette anecdote touchante qui honore le nom d'un des plus braves compagnons d'armes du premier Empereur :

« Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, était le fils d'un meunier de l'Alsace ; mais il était aussi le fils de ses œuvres, car il s'était anobli par ses hauts faits et son courage.

» En 1789, François Lefebvre était sergent aux gardes-françaises ; en 1794, il était général de division ; en 1804, maréchal de l'Empire.

» Sous la Restauration, le maréchal Lefebvre venait fréquemment chez le roi Louis XVIII, auquel il avait inspiré des sentiments d'affectueuse estime.

» Un jour, qu'il s'y rendait comme d'habitude, il aperçut un vieillard humblement assis dans un coin d'une antichambre, en attendant audience, et dont les traits distingués, empreints d'une tristesse profonde, paraissaient moins vieillis encore par l'âge que par le malheur. Le costume usé du vieillard semblait en outre accuser la gêne de sa position et indiquer qu'elle était voisine de la misère.

» Emu de compassion pour ce pauvre solliciteur, le maréchal fixa sur lui un long regard, dans lequel on pouvait lire toute sa sympathie. Les traits de cet homme ne lui étaient pas inconnus, quoique le temps et la souffrance les eussent bien changés, et il cherchait dans ses souvenirs où et quand il les avait vus autrefois.

» Tout à coup, le maréchal pâlit d'émotion et de surprise ; son cœur bat avec violence et des larmes tombent de ses yeux. Il se précipite vers le vieillard étonné, et lui tendant les bras :

« — Vous ici, mon capitaine ! lui dit-il en l'embrassant comme un fils qui retrouverait son père ; vous

(1) Un volume, chez Victor Sarlit, 25, rue Saint-Sulpice, prix : Paris, 1 fr. 25 c. ; par la poste, 1 fr. 50 c.

ici ! c'est le ciel qui m'envoie le bonheur de vous revoir, et je l'en bénis de toute mon âme.

— Pardon, monsieur, dit le vieillard, dont la voix tremblante annonçait qu'il partageait l'émotion du maréchal, qui donc êtes-vous, vous qui me parlez ainsi ?

— Je suis François Lefebvre, mon capitaine, ancien sergent aux gardes-françaises, comme vous êtes le marquis de Belcour, mon ancien et noble capitaine d'autrefois.

Le vieillard, ne pouvant en croire ses yeux, contemplant pendant quelques instants le maréchal, en silence ; puis il veut parler, mais les sanglots étouffent sa voix, ses jambes fléchissent, ses bras, cherchant un point d'appui, s'enlacent aux bras qui le pressent, et sa tête vénérable vient se reposer sur la poitrine de l'ancien sous-officier de sa compagnie, devenu maréchal de France.

À partir de ce jour, le marquis de Belcour vit fréquemment le duc de Dantzick, qui, par un sentiment d'exquise délicatesse, voulut toujours être pour lui le sergent Lefebvre.

À quelque temps de là, le maréchal et sa femme, qui avaient projeté, disaient-ils, d'aller passer quelques jours à la campagne, invitèrent gracieusement leur ancien capitaine à les accompagner. Il accepta avec empressement et se rendit à l'hôtel du maréchal au jour et à l'heure fixés pour le départ. L'ordre du départ fut donné ; l'on prit la route d'Orléans. Bientôt la nuit vint, et les voitures continuèrent de rouler jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'elles furent près d'arriver, elles quittèrent la grande route et prirent une avenue tapissée d'un beau gazon vert, conduisant à un château nouvellement restauré et de la plus riante apparence. La grille s'ouvrit à deux battants, les voyageurs mirent pied à terre, et au même instant eut lieu une scène des plus touchantes comme des plus solennelles.

— Mon capitaine, dit le maréchal au marquis de Belcour, voici le château de votre père ; c'est ici que vous êtes né, c'est ici que vous pourrez désormais reposer votre tête et passer en paix le reste de vos jours.

Puis, prenant une giberne des mains d'un serviteur et la présentant au vieillard, le maréchal ajouta :

— Voici la giberne que je portais quand j'étais sergent aux gardes-françaises ; je l'ai toujours gardée comme un souvenir de mon humble position d'autrefois. À votre tour, mon capitaine, conservez-la par amitié pour Catherine (c'était le nom de la maréchale) et pour moi. J'y ai trouvé mon bâton de maréchal de France, vous y trouverez le titre de propriété de ce domaine, où vit le souvenir et où repose la cendre de vos aïeux...

Il faut renoncer à décrire le bonheur qui rayonna dans les yeux de François Lefebvre et de Catherine, pendant qu'ils causaient cette bienheureuse et ravissante surprise à leur ancien capitaine, aussi bien que la reconnaissance qui se lisait sur les traits et dans les larmes de ce noble vieillard...

Le volume dont cet émuant récit est tiré fait partie d'une collection publiée par la librairie Sarlit et dont chaque volume se vend à part. Nous citerons, parmi ces ouvrages choisis, deux écrits du P. Huguet sur la *Charité dans la conversation* et sur le *Luxe*, dont nous avons déjà rendu compte dans

le *Journal des Demoiselles* (1), *Politesse et bon Ton*, par madame Drohojowska, excellent guide pour les jeunes personnes destinées à vivre dans le monde, et différents romans de madame Marie de Bray, tous recommandables par l'intérêt et la pureté chrétienne qui distinguent cet écrivain. Cette collection, choisie avec beaucoup de discernement, nous paraît digne d'être recommandée aux mères de famille et aux institutrices. Nous rendrons bientôt compte d'un autre livre de cette bibliothèque, et pour gage de notre impartialité, nous mêlerons à de justes éloges une légère dose de critique. Que l'auteur nous pardonne !

M. B.

ÈVE

Par M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT (2).

C'est une rare fortune que de rencontrer un livre écrit pour les jeunes filles, et que, sans *mais* ni *si*, sans restrictions ni observations que-conques, on puisse leur présenter, qui leur sera un ami sûr et fidèle, qu'elles pourront ouvrir sans danger, lire avec fruit, et qui saura à la fois les égarer et les instruire. Tels sont tous les ouvrages de mademoiselle Fleuriot, dont nous avons signalé jadis les heureux débuts (3) ; et son livre le plus récent, celui que nous annonçons aujourd'hui, tient une digne place dans cette aimable collection, où nous remarquons, avec les *Souvenirs d'une Douairière*, si goûtés des jeunes lectrices, *Marquise et Pêcheur* et une *Famille bretonne*. Ce dernier volume, destiné aux enfants, offre des tableaux vrais et bien réussis. *Eve* révèle les mêmes qualités d'esprit et de cœur ; on y trouve un dialogue vif et spirituel, des scènes touchantes, qui provoquent les larmes, et une connaissance réelle de la société. Le récit est simple : un vieillard a vu mourir ses deux filles, emportées parce mal cruel et lent qui frappe la jeune se de coups invisibles et sûrs ; une enfant lui reste, Eve, son dernier espoir, et, comme le dit mademoiselle Fleuriot avec Lamartine :

Le dernier fruit demeura sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

Elle est tout pour lui, elle est son amour et sa foi, car il ne connaît pas Dieu, et si un arrêt sévère lui enlève cette enfant chérie, il mourra en maudissant son Créateur. Eve le sait, elle sait aussi qu'elle porte en son sein le germe mortel ; lo grâces elle dissimule ses souffrances, elle use d'une pieuse fraude pour cacher aux yeux de son père ses souffrances et son agonie, mais le moment qui met fin aux pensées terrestres arrive ; elle meurt en paix avec le ciel, et n'ayant qu'un souci, son père, qu'elle laisse sans enfants et sans Dieu !

Il lui survit, mais il s'éloigne de toute société humaine ; il vit, les yeux attachés sur le tombeau de sa fille, attendant, avec une sombre impatience, le moment de

(1) Voir année 1859.

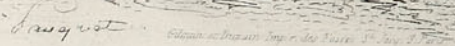
(2) Paris, chez Dillet, libraire-éditeur, 15, rue de Sévres. Paris, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 25 c.

(3) Voir : *Souvenirs d'une Douairière*, année 1859.



Murillo

A. Fortner



Etoile

Magicien

Marchés

Muriello

29^e année Octobre 1861
Bruxelles Desterbeg Ave. de la Cour 10^{ème} Porte de Cologne

Amsterdam Desterbecq *Nieuwsofijk* Deur S.^t Nicolaas Straat

la rejoindre, non dans le ciel, auquel il ne croit pas, mais dans la froide terre où la dépouille d'Eve est retournée. Qui pourra le rattacher à la vie? qui pourra l'attacher à Dieu? Les prières d'une mère qui le supplie, lui, médecin autrefois célèbre, de guérir son enfant, opèrent ce miracle; il consent à sortir de sa farouche solitude, il fait du bien, il est sauvé! la foi est entrée dans son cœur avec la charité.

La douleur du père, l'entraînement irrésistible avec lequel il est amené vers la foi sont décrits avec talent et énergie; peut-être eussé-je désiré qu'une analyse délicate nous révélât aussi les sentiments de sa fille; on ne voit d'elle que des actions, et on aurait désiré connaître les sentiments intimes de cette généreuse

créature; le caractère d'Eve était assez beau pour que l'auteur prit plaisir à le développer.

D'autres jolis récits accompagnent cette intéressante nouvelle, qui, bien pensée, bien écrite, pleine d'un attrait pur et vif, peut être mise entre toutes les mains. Nous croyons que les mères de famille qui, si souvent, nous demandent des livres pour leurs filles, nous sauront gré de leur indiquer l'œuvre complète de mademoiselle Fleuriot (1).

M. B.

(1) Les autres ouvrages de mademoiselle Fleuriot, publiés sous le pseudonyme d'Anna Ed'anez, se trouvent à la librairie de Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris.

MADemoiselle DE LAPRADE

(Fin.)

III

J'étais partie de Valence peu de temps après mon mariage, et ce ne fut que deux ans plus tard que je revins y passer quelques mois. Ernestine y était retournée aussi, mais non pas, hélas! redressée et guérie comme elle en avait caressé l'espérance. Je connaissais le résultat peu satisfaisant des soins de l'orthopédiste de Grenoble; j'en étais sincèrement affligée, et c'est à peine si j'osais me présenter chez mademoiselle de Laprade, tant je craignais que ma présence ne révélât ses douleurs. L'amitié l'emporta cependant. J'allai voir Ernestine, et, à ma grande satisfaction, je la trouvai beaucoup mieux que je ne m'en étais flattée; sa taille était toujours contrefaite, mais sa santé paraissait bien meilleure; un certain embonpoint avait arrondi les lignes anguleuses de son visage, une teinte rosée colorait ses joues; l'expression malicieuse de sa physionomie était remplacée par un air de douceur un peu triste qui attirait les cœurs; sa conversation s'était complètement modifiée. Mademoiselle de Laprade n'exerçait plus son esprit aux dépens du prochain, et si le trait piquant s'échappait quelquefois encore de ses lèvres vermeilles, la blessure au moins n'était jamais profonde. Nous causâmes longtemps avec délices de toutes celles que nous aimions, et je m'apercevais de plus en plus de l'heureux changement que les idées chrétiennes, puisées dans l'enseignement de la pension, avaient opéré dans son esprit. Sous ce rapport surtout, le séjour de Grenoble lui avait été bien avantageux.

« Tu ne saurais croire combien tu as été regrettée là-bas, me disait-elle en m'embrassant; mais parle-moi de toi, ma chérie: tu es heureuse, n'est-il pas vrai? »

Elle me fit répéter en détail les circonstances qui

avaient amené mon mariage, écoutant avec une avide attention tout ce que je lui racontais.

« Oni, dit-elle avec un léger soupir, l'union de deux cœurs que Dieu créa l'un pour l'autre, des enfants à élever et à chérir, c'est là sans doute le plus grand bonheur de la terre.

— Tu ne le croyais pas autrefois, lui dis-je en plaisantant, tu prétendais que tous les hommes étaient faux, méchants et despotes, et qu'une fille d'esprit devait avoir le bon sens de conserver sa liberté.

— Tout cela peut se soutenir encore, répondit-elle; mais il n'y a pas de règle sans exceptions, et peut-être sont-elles plus nombreuses que je ne pensais jadis. Ma sœur va aussi se marier, elle épouse un propriétaire riche et estimé qui la rendra, je l'espère, aussi heureuse qu'elle le mérite, cette chère enfant!

— Et toi, Ernestine, malgré tes superbes dédains, ne penses-tu pas à t'établir? lui dis-je, croyant remarquer un peu d'embarras dans son maintien, comme si elle eût désiré être encouragée à me faire une confidence. »

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

« Crois-tu que ce serait prudent de ma part, avec ma friste tournure? dit-elle, si émue que des larmes roulaient dans ses yeux; parle-moi franchement, ma chérie, j'attends ce que tu diras. »

— Aimerais-tu que je t'ai dis-je pour élever ta question.

— Pourquoi te le cacherais-je, à toi, ma meilleure amie? répondit-elle en levant les yeux au ciel; j'éprouve la sympathie la plus vive pour un honnête homme, un excellent garçon, plein d'esprit et de mérite, et j'ai lieu de croire que je ne lui suis pas indifférente.

— Et comment avez-vous fait connaissance?

— O mon Dieu! le plus simplement du monde, on

ne fait pas de roman avec une taille comme la mienne; il nous fut présenté par mon frère, un soir que nous faisions de la musique à la maison. Il y avait grande réunion ce jour-là, et il me paraissait si timide et si mal à son aise au milieu de toutes ces figures étrangères, que je lui adressai la parole pour le tirer d'embarras; la conversation s'engagea entre nous, et je m'aperçus qu'il cachait beaucoup de bon sens, d'esprit et d'instruction sous l'aimable gaucherie de la jeunesse, car il n'a que vingt-quatre ans, ma chérie, mais il est si bon, si raisonnable! Mon frère, qui le connaît depuis l'enfance, puisqu'ils ont fait toutes leurs études ensemble, en dit tant de bien! Il vient assidûment, depuis lors, à nos réceptions du jeudi, et c'est presque toujours avec moi qu'il cause; si je fais de la musique, il me tourne la page; si l'on danse, il reste à mes côtés, car je ne danse pas, moi, comme tu le penses bien. Il a une voix magnifique; je l'accompagne sur le piano, nous chantons des nocturnes ensemble; il est poète aussi, et j'ai de lui des stances délicieuses, composées pour la fête de maman, et valant, à mon avis, les plus belles *méditations* de Lamartine. »

Elle alla chercher dans son cabinet un coffret en bois de rose, l'ouvrit avec une petite clef qu'elle portait attachée à la chaîne de sa montre, et, en tirant un papier parfumé :

« Regarde comme son écriture est jolie, me dit-elle; maintenant, écoute les vers. »

Elle les récita à haute voix avec une expression passionnée qui en dissimulait les défauts, et leur prêtait même du charme; il n'est pas un poète qui ne souhaitât d'entendre lire ainsi ses vers.

« Très-bien ! m'écriai-je lorsqu'elle eut fini. »

J'étais à moitié gagnée par le prestige de sa déclamation. Ces vers étaient cependant assez médiocres; j'en fus convaincue en les relisant tout bas, mais je ne voulus point faire à Ernestine le chagrin de n'en pas paraître ravie.

« Et quelles sont ces fleurs à demi desséchées ? lui dis-je en m'emparant d'un bouquet flétri, seule relique que le coffret recélât encore. »

— Ce sont des violettes de Parme qu'il nous apporta en même temps, et que j'ai eu la fantaisie de conserver, parce qu'elles sont, comme tu vois, d'une grosseur extraordinaire.

— Voyons, ma mignonne, ne rougis pas ainsi. A quand le mariage ?

— Oh ! nous n'en sommes pas là, ma chère, il y a bien des obstacles encore. Viens passer la soirée à la maison, ajouta-t-elle tout bas en entendant marcher dans l'antichambre, il y sera, et je voudrais que tu le visses pour me donner ton avis; ne me refuse point, je t'en conjure. »

On entra dans le salon, c'était Elisa qui, ayant appris que j'étais venue, accourait pour m'embrasser. Ernestine renouvela à haute voix son invitation, et sa sœur me pria aussi de venir.

Je fus exacte au rendez-vous, car je m'intéressais singulièrement aux innocentes amours de ma pauvre Ernestine.

Deux personnes étrangères à la famille m'avaient seules devancée le soir chez madame de Laprade : l'une était le prétendu d'Elisa, qui me fut présenté comme tel, quoique le projet de mariage fût encore un secret; l'autre était un homme d'un âge mûr et

d'un air noble et distingué, que j'entendis nommer M. de Saint-Laurent; il causait alors avec Ernestine et semblait prendre un grand intérêt à cette conversation. L'idée me vint d'abord que c'était le donneur de violettes de Parme; mais Ernestine m'avait dit de celui-ci qu'il était jeune, et je vis bien que je me trompais sur le compte de M. de Saint-Laurent. Le salon cependant se remplissait peu à peu de femmes élégantes, de parents et d'amis; madame de Laprade les recevait avec grâce; sa fille aînée se montrait polie, mais froide et distraite; ses yeux se fixaient souvent sur la pendule avec une impatience mal déguisée, et, à mesure que l'heure avançait, sa préoccupation devenait plus visible. Tout à coup son visage assombri s'illumina d'une joie naïve, ses traits respirèrent le bonheur; je suivis la direction de ses yeux, et je vis près de la porte un petit jeune homme à l'air doux et timide, qui cherchait à se glisser inaperçu au milieu de la foule. Il s'inclina respectueusement devant madame de Laprade, serra la main de son fils, jeta sur la belle Elisa un regard d'admiration que je surpris au passage, et vint saluer Ernestine.

« Fi ! que c'est mal d'arriver si tard ! lui dit-elle d'une voix caressante; voilà plus d'une heure que vous devriez être ici, monsieur. »

— Vous êtes trop bonne, vraiment, d'avoir bien voulu remarquer mon absence, répondit-il à demi-voix, mais ma sœur est souffrante, ma mère s'est couchée plus tard que de coutume, et je n'ai pas voulu la laisser seule. »

— Alors, c'est différent, je vous pardonne de bon cœur, à condition cependant que vous nous chantiez votre grand air :

« Vainement Pharaon dans sa magnificence... »

vous savez bien ?

— Il y a trop de monde ce soir.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Mais, avant tout, laissez-moi vous présenter à madame de Belmor. Amélie, me dit-elle, en se tournant vers moi : M. Dérémieux, dont je t'ai déjà parlé; je te demande pour lui un peu de la bienveillance qui t'est si naturelle, car il est fort de mes amis.

— Alors j'espère que vous de viendrez le mien, » dis-je au jeune homme en lui rendant son salut.

La conversation, ainsi engagée, ne languit point; M. Dérémieux causait sans prétention, mais non pas sans charme, avec bon sens et à propos; il paraissait avoir beaucoup lu et beaucoup réfléchi; sa physionomie, ouverte et intelligente, prévenait en sa faveur, et les opinions qu'il soutenait avec une modeste fermeté témoignaient de ses bons sentiments; je pensai qu'un tel homme rendrait sa femme heureuse, et je m'en réjouis pour Ernestine. La chère enfant se montra toute pétillante d'esprit, mais d'un esprit charmant auquel la médisance n'avait aucune part; jamais je ne l'avais vue si gaie et si aimable.

Elisa s'approcha de nous, et pria aussi M. Dérémieux de chanter; il s'inclina sans lui répondre, et je crus m'apercevoir qu'il était un peu gêné par sa présence; Ernestine ne le laissa pas longtemps dans l'embarras, elle l'entraîna au piano, et je dois convenir qu'elle n'avait nullement exagéré son talent de chanteur. Je me fis un plaisir de le complimenter sur sa voix admirable, et, tandis qu'il me répondait d'un

air modeste, je regardais mon amie; son visage était radieux comme celui d'une jeune mère, dont le fils vient de recevoir sa première couronne.

Je me retirai peu de temps après, et j'étais à peine levée, le lendemain, qu'Ernestine se présenta chez moi.

« Il est bien matin pour te faire visite, me dit-elle, mais je passais près d'ici, et je suis montée; tu nous as quittés, hier soir, de si bonne heure, que je t'ai crue malade; je suis heureuse de voir que je me trompais, car te voilà fraîche comme à la pension.... A propos, comment le trouves-tu, ma chère ?

— A la bonne heure, lui répondis-je en riant de ce flux de paroles et de toute la peine qu'elle venait de se donner pour dissimuler le véritable but de sa visite matinale, voilà que nous abordons franchement la question, et j'y répondrai d'autant plus aisément que je le trouve parfaitement bien.

— Laisse-moi t'embrasser pour le plaisir que tu me causes, Amélie, car je connais ta franchise et j'ai toute confiance en ton jugement.

— N'est-ce pas aussi celui de madame de Laprade ?

— Tout à fait, je t'assure, répondit-elle avec embarras; seulement, ma mère est très-craintive quand il s'agit de mon bonheur, et, te l'avouerai-je ? elle aime l'argent, elle a toujours rêvé pour ses enfants de riches mariages, et M. Dérémieux n'a d'autres trésors que ses bonnes qualités.

— C'est assez l'usage des grands parents de se préoccuper des besoins matériels de la vie, ma chère, et peut-être regretterais-tu un jour toutes ces jouissances du luxe dont tu as toujours eu l'habitude ?

— Moi, dit-elle en souriant, je ne regretterais qu'une seule chose, c'est de n'avoir à lui donner qu'un peu d'argent et un cœur capable d'apprécier tout son mérite : je voudrais être belle comme la Vénus de Médicis et aimable comme madame de Sévigné pour avoir davantage à lui offrir, car le temps n'est plus où, mon orgueil se révoltait contre la triste vérité, je parvenais à me dissimuler mon état; ma mère seule se fait illusion sur mon compte. Pour moi, je me connais, ajouta-t-elle en essayant quelques larmes, je ne suis pas faite pour inspirer de l'amour; mais il est noble, il est généreux; si je devenais sa femme, je sais bien qu'il ne me reprocherait jamais un défaut corporel; et puis je l'entourerais de tant de soins et d'affection, je serais si parfaitement bonne pour les êtres qui lui sont chers qu'il m'aimerait, j'en suis sûre.

— Et qui ne t'aimerait pas ! m'écriai-je en la pressant sur mon sein; mais, tranquillise-toi, chère enfant, si ta bonne mère acquiert la certitude que ce mariage doit te rendre heureuse, elle sera la première à t'y engager. »

Nous causâmes longtemps encore de M. Dérémieux, de ses talents, de son caractère; je vis bien que la pauvre Ernestine, tout en demeurant dans les limites du devoir et des convenances, avait follement livré son cœur à l'amour qui l'occupait tout entière. M. Dérémieux me paraissait un aimable garçon; mais son peu de fortune me donnait beaucoup à réfléchir; éprouvait-il pour mon amie un peu de la tendresse qu'il avait su lui inspirer, ou la dot d'Ernestine était-elle le seul aimant qui l'attirât vers cette riche héritière ? Avait-il apprécié l'esprit supérieur caché sous cette disgracieuse enveloppe ? aimait-il l'âme noble et ardente qui animait ce corps contrefait, ou n'était-il

épris que des beaux yeux de la cassette ? C'était une question que je m'adressais à moi-même, tout en rougissant d'en concevoir la pensée. Autrefois un pareil soupçon sur une personne dont j'en avais entendu dire que du bien ne serait certainement pas entré dans mon esprit; mais je vivais depuis deux ans dans le monde, et j'y avais aperçu tant de soif des richesses, tant de calculs cupides, tant de bas sentiments, que je me méfiais des coureurs de dot. Je résolus donc d'étudier, avec l'expérience de mes vingt ans, ce jeune homme aux regards timides, au maintien modeste, qui s'était emparé du cœur de la plus riche héritière du pays, et de démasquer au besoin le renard hypocrite caché sous la toison de l'agneau. Mon amitié pour Ernestine s'augmentait encore par le danger qu'elle pouvait courir; si l'amour est aveugle, me dis-je, l'amitié doit être clairvoyante. Je me rendis aux soirées de madame de Laprade avec une assiduité qui charmait la bonne dame, et je partageai bientôt avec sa fille aînée le privilège d'accaparer presque exclusivement M. Dérémieux, tout aussi exact que moi à ces réunions du jeudi. J'appliquai mon intelligence à découvrir les secrets sentiments de ce jeune homme, à lire dans son cœur; j'épiai ses regards, je commentai en moi-même chacune de ses paroles; j'amenais la conversation sur les sujets les plus propres à provoquer ses confidences, mais je ne le pris jamais dans mes pièges; j'échouai constamment devant l'extrême simplicité de cet excellent gargon ou l'excessive dissimulation de ce rusé compère. Lorsque je lui faisais l'éloge d'Ernestine, il joignait ses louanges aux miennes avec une réserve de bon goût qui ne pouvait donner lieu à aucune conjecture; si, pour l'éprouver, je critiquais quelque chose dans la conduite ou dans les discours de mon amie, il prenait sa défense avec tant de calme que je ne pouvais croire à son amour. Un jour cependant que je lui racontais avec quelle exquise délicatesse elle venait de secourir une pauvre famille du voisinage, je vis ses yeux s'animer d'une ardeur étrange :

« C'est un noble cœur ! s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est une âme d'élite ! »

Ernestine nous rejoignit en ce moment, sereine et souriante, comme elle était toujours entre nous deux : il la regarda avec un sentiment d'admiration contenu qui ne m'échappa point; puis il baissa la tête et garda le silence, comme plongé dans de profondes réflexions.

« Vous êtes bien sérieux aujourd'hui, lui dit-elle doucement, auriez-vous du chagrin ?

— Oh ! non, répondit-il d'une voix émue, je suis heureux, au contraire, heureux et fier de votre amitié, mademoiselle. »

La jeune fille rougit de plaisir et devint pensive à son tour, il fallut que sa sœur la rappelât à ses devoirs de maîtresse de maison; elle devait accompagner sur le piano une jeune dame qui avait promis de chanter. Je partis bien persuadée qu'elle viendrait me voir le lendemain; mais, à ma grande surprise, la journée s'écoula sans qu'elle parût; enfin, vers six heures du soir, j'entendis frapper vivement à ma porte; c'était Ernestine tout essoufflée, tant elle avait monté précipitamment l'escalier.

« J'avais une peur affreuse de ne pas te trouver chez toi, ou de t'y trouver en compagnie, me dit-elle en se jetant dans mes bras; j'ai tant de choses à te

confier ! et puis, j'ai besoin de ton secours, il y a bien du nouveau depuis hier soir.

— Voyons, repose-toi et raconte-moi tout cela.

— Malheureusement, j'ai peu de temps à moi, dit-elle, mais je vais m'expliquer en peu de mots. Imagine-toi que je me disposais à venir te voir, lorsque la femme de chambre a annoncé madame et mademoiselle Dérémiex...

— Sa mère et sa sœur ! dis-je en l'interrompant.

— Précisément, ma chère : une vieille dame à l'air si respectable que j'aurais volontiers baisé ses cheveux blancs, et une jeune fille ravissante, qui ressemble beaucoup à son frère.

— Alors je ne suis plus étonnée que tu la trouves si jolie.

— Ne plaisante pas, et écoute moi jusqu'au bout, reprit-elle avec impatience.

— Voyons, ne te fâche point, me voici tout yeux et tout oreilles.

— Madame Dérémiex, continua Ernestine, m'a remerciée du bon accueil que nous avions fait à son fils.

« Je serai venue vous voir plus tôt, si je n'avais pas été malade, m'a-t-elle dit d'une voix si douce qu'elle m'allait droit au cœur. Mon cher Ernest (il s'appelle Ernest, entends-tu ?), mon cher Ernest ne tarit point en éloges sur votre compte ; il est bien touché, le pauvre enfant, de toutes vos bontés pour lui ; il vous doit les seuls plaisirs qu'il ait jamais goûtés dans ce monde, mais il est si timide qu'il n'a peut-être pas osé vous exprimer sa reconnaissance. »

— Je lui ai répondu de mon mieux, tout en l'installant dans le fauteuil le plus commode, car elle est âgée et infirme ; j'étais si émue que j'ai dû lui paraître bien gauche et bien sotte peut-être ; je me suis calmée cependant, et nous avons causé longtemps ensemble ; elle m'a parlé de son Ernest avec des larmes de bonheur. Quelque bonne opinion que j'eusse déjà conçue de M. Dérémiex, j'étais bien loin cependant de l'apprécier tout ce qu'il vaut ; c'est un ange, il est plein de dévouement, machérie ; il faut entendre sa mère raconter de quelles attentions délicates il l'entoure depuis son enfance, les soins qu'il prodigue à sa jeune sœur, avec quelle énergie il a lutté contre la mauvaise fortune et contre les difficultés de sa position ; car son père est mort depuis quinze ans, laissant sa veuve presque sans ressources. Elle quitta alors Montélimart, son pays natal, vint s'établir à Valence, et dépensa le peu qui lui restait afin de pourvoir à l'éducation de son fils ; depuis trois ans déjà les faibles appointements de M. Ernest font vivre toute la famille ; il donne tout à sa mère, voulant recevoir de sa main le peu dont il a besoin, se privant de tous les plaisirs de son âge, sans cesser d'être gai et aimable. Mais voici où j'en voulais venir. Il y a maintenant dans les bureaux de la préfecture une place vacante, honorable et lucrative à la fois, que M. Dérémiex pourrait obtenir aisément avec un peu de protection, et c'est précisément ce qui lui manque ; tu connais beaucoup M. le préfet ; joins tes efforts aux miens, à ceux de ma bonne mère, qui veut bien s'occuper de cette affaire, et nous la ferons réussir. »

Je promis de bon cœur à Ernestine de faire ce qu'elle désirait, et je fus même assez heureuse pour pouvoir lui porter peu de temps après une réponse du préfet qui équivalait à une promesse.

« Que tu es bonne ! dit-elle en m'embrassant ; mais il faut encore me rendre un autre service, je meurs d'envie d'aller donner cette espérance à madame Dérémiex ; maman est trop enrhumée pour sortir aujourd'hui, tu me ferais grand plaisir de m'accompagner ? »

— Bien volontiers, ma chère, nous irons à l'instant même, si tu veux. »

Elle courut prendre son châle et son chapeau, et nous nous dirigeâmes vers le faubourg, où nous nous arrêlâmes devant une petite maison à deux fenêtres, précédée d'une cour oblongue, autour de laquelle croissaient, dans d'étroites plates-bandes, bordées de fraisiers et de violettes, plusieurs plantes grimpantes qui recouvraient le mur d'un frais tapis de verdure. Ernestine souleva le marteau, et mademoiselle Dérémiex, frêle et timide jeune fille de seize à dix-huit ans, vint elle-même nous ouvrir la porte ; elle parut surprise à notre aspect, et nous conduisit en rougissant dans un petit salon fort propre, dont deux fauteuils, quelques chaises de paille et une table en noyer composaient l'ameublement ; il y avait aussi sur la cheminée une corbeille de fleurs naturelles entre deux flambeaux argentés, sur la table un livre de prières, et à la fenêtre une cage en fil de laiton, dans laquelle gazonnait un chardonneret. Tout respirait le calme et l'honnêteté dans ce modeste intérieur. Madame Dérémiex se leva péniblement de son fauteuil pour nous recevoir ; son regard était doux et bienveillant ; et, dans son sourire triste et résigné se lisait pour ainsi dire l'histoire de sa vie. Lorsque nous lui fîmes espérer que son fils obtiendrait bientôt la place qu'il demandait, elle nous remercia en termes si touchants que j'en fus tout émue.

« Jamais, dit la pauvre mère avec des yeux pleins de larmes, nous ne pourrions reconnaître le service que vous venez de nous rendre, mesdames, mais Dieu vous en récompensera, et je le prierai pour vous tous les jours de ma vie ! »

La jeune fille s'était glissée hors du salon, et elle y rentra bientôt avec deux bouquets de violettes.

« Daignez les accepter, nous dit-elle en rougissant, c'est mon frère qui les cultive, et il sera bien heureux si je puis lui dire ce soir que vous ne les avez pas refusées. »

Mademoiselle de Laprade embrassa l'aimable enfant ; nous prolongâmes notre visite pour mieux jour de la joie que nous venions de donner, et, lorsque nous eûmes pris congé et que la petite grille du jardin se fut refermée sur nous :

« Comprends-tu, me dit Ernestine, le plaisir qu'il y aurait pour une femme riche à apporter dans ce paisible ménage l'aisance qui y manque, à sauver ce noble garçon de toutes ces vulgaires préoccupations d'argent qui l'empêcheraient peut-être de s'élever aux emplois supérieurs, dont ses talents le rendent digne ? »

— Qui peut savoir, lui répondis-je, si cette honorable pauvreté, cette lutte incessante d'un cœur tendre et généreux contre la misère toujours prête à atteindre des êtres chéris, n'a pas, au contraire, développé dans ce jeune homme des vertus et des sentiments dont la richesse eût étouffé le germe ? »

Elle hocha doucement la tête, et nous continuâmes notre route en silence, elle repassant dans son esprit les moindres circonstances de notre visite à madame Dérémiex et respirant avec délices le bouquet

de violettes qu'elle en rapportait; moi réfléchissant à tout ce que je venais de voir et d'entendre, et commençant à espérer pour mon amie une vie douce et calme dans cette famille de son choix, où la reconnaissance lui enchaînerait les cœurs, où elle se trouverait probablement à l'abri de ces mille piqûres de l'amour-propre, dont elle avait déjà tant souffert dans le monde.

Le préfet tint loyalement sa parole; trois jours après cette visite, je reçus de lui un billet fort aimable, dans lequel il m'annonçait, comme un fait accompli, la nomination de mon protégé à un emploi de chef de bureau à la préfecture, ajoutant qu'il venait d'en informer M. Dérémioux. Je ne perdis pas une minute et je courus chez Ernestine.

Elle était dans sa chambre à coucher, assise auprès d'une table couverte de feuilles, de pétales, de gaulfroirs, de tout l'attirail d'une fleuriste de profession, et contemplant, pour les imiter, les fleurs d'un oranger en caisse placé devant sa fenêtre entrouverte.

« Victoire! » lui dis-je en l'abordant, le bienheureux billet dans la main.

Elle le prit avec émotion, le parcourut d'un coup d'œil rapide, et, se jetant à mon cou, elle m'embrassa à m'étouffer :

« Il va venir, sans doute, dit-elle après le premier moment d'effusion; c'est bientôt l'heure de la sortie des bureaux, et il ne peut pas se dispenser de faire à ma mère et à toi une visite de remerciement; laisse-moi faire un peu de toilette, car j'ai travaillé avec tant de zèle à la couronne de mariée de ma chère Elisa, que tu me trouves encore en négligé du matin. »

Elle sonna sa femme de chambre, passa dans son cabinet de toilette, et y demeura près d'une demi-heure, que j'employai, comme je pus, à admirer les blanches fleurs qui venaient d'éclorre sous ses doigts. Quand elle reparut enfin, je l'examinai avec surprise; elle venait de mettre une robe de soie toute neuve, d'une couleur foncée, dont la large pèlerine, chef-d'œuvre d'une habile couturière, dissimulait presque entièrement les défauts de sa taille; ses beaux cheveux, partagés avec soin sur le sommet de sa tête, retombant en boucles soyeuses le long de ses joues vivement colorées, faisaient ressortir l'éclat extraordinaire de ses yeux noirs, elle était belle en ce moment d'espérance et de bonheur.

Nous descendîmes au salon, où madame de Laprade se trouvait seule; Ernestine lui apprit aussitôt la grande nouvelle.

« J'en suis heureuse; je m'intéresse sincèrement à cet excellent jeune homme, dit la bonne mère en considérant son enfant avec un mélange indéfinissable de plaisir et d'amour. »

Ernestine baisa la main de madame de Laprade dans un élan de tendresse passionnée.

Il survint une visite, mais ce n'était point celle que nous attendions; l'instinct de la jeune fille ne l'avait pas trompée cependant, M. Dérémioux ne tarda pas à paraître. Il avait évidemment aussi apporté à sa toilette un soin particulier, ses gants et sa chaussure étaient irréprochables, ses habits brossés avec soin, et ses cheveux blonds avaient subi le coup de fer d'un coiffeur; le bonheur rayonnait sur son visage, et une exaltation inaccoutumée prêtait à ses discours une assurance qui ne lui était pas ordinaire. Il nous adressa

ses remerciements de la meilleure grâce du monde et avec tant d'expansion et de naturel que sa joie faisait plaisir à voir; mais ce fut surtout pour Ernestine qu'il réserva l'expression de sa reconnaissance la plus vive, car il avait compris que c'était à son active amitié qu'il devait nos démarches et leur succès.

« Vous avez été pour nous un ange tutélaire, une seconde providence, lui disait-il à demi-voix; quand j'étais triste et découragé, vous avez ranimé mes espérances, vous m'avez donné de bons conseils, et, maintenant vous avez mis le comble à vos bienfaits, vous m'avez rendu la vie! »

Et comme elle se récriait sur l'exagération de ces paroles :

« Vous ne pouvez comprendre encore, mademoiselle, toute l'étendue du service que vous venez de me rendre; mais je vous ouvrirai mon cœur et vous saurez tout. »

Ernestine baissa les yeux sous le regard de son ami.

« Vous ne serez jamais aussi heureux que je le désire, » lui dit-elle tendrement, car les rôles semblaient intervertis entre eux ce jour-là. »

Il sortit au bout d'une demi-heure, et je m'en allai aussitôt pour la laisser tout entière à ses rêves de bonheur; d'après ce que je venais de voir et d'entendre, je ne doutais point que M. Dérémioux ne fit bientôt une demande en règle, et que madame de Laprade, sur qui sa fille avait le plus grand empire, ne donnât son consentement de bonne grâce.

« Il y aura deux mariages au lieu d'un seul, et j'en suis charmée, me disais-je, car décidément M. Ernest est un aimable garçon qui doit rendre sa femme heureuse; j'ai eu tort de soupçonner sa délicatesse. »

Deux jours après, un domestique m'apportait une lettre d'une écriture presque illisible, que je reconnus cependant pour celle d'Ernestine.

Cette lettre ne contenait que ces mots :

« Viens me voir. »

« Comment va votre maîtresse? demandai-je au porteur de cette épître laconique.

— Beaucoup mieux ce matin.

— Elle a donc été malade?

— Oh! oui, bien malade, à ce que m'a dit la femme de chambre; mais mademoiselle n'a pas voulu de médecin, et elle a raison, ma foi! car la voilà déjà sur pied, et mademoiselle serait encore au lit si elle avait pris les drogues du docteur. Y a-t-il une réponse, madame?

— Je la porterai moi-même.

— C'est bon, cela achèvera de guérir mademoiselle, car elle est toujours bien contente quand madame vient la voir. »

Je trouvai Ernestine levée et vêtue des mêmes habits qu'elle portait l'avant-veille; mais quelle différence dans l'expression de sa physionomie, dans toute son attitude! Affaissée, plutôt qu'assise, dans un large fauteuil, elle semblait accablée sous le poids d'une douleur intérieure; une pâleur mortelle avait remplacé l'animation de son visage, et ses yeux, rouges et gonflés, décelaient les larmes amères qu'elle avait répandues.

« Qu'est-il donc arrivé? » m'écriai-je, surprise et effrayée de ce changement.

Elle me tendit une main encore brûlante de fièvre, et, tirant de son sein un papier chiffonné :

« Lis et tu sauras tout, » me dit-elle.

Je pris avec crainte la lettre qu'elle me présentait, et je la parcourus rapidement. Elle était de M. Dérémiex. Il exprimait de nouveau sa vive reconnaissance pour Ernestine : « Grâce à l'aimable protectrice que votre ingénieuse bonté a su intéresser à ma famille, lui disait-il, grâce à la place que vous m'avez fait obtenir, car c'est bien à vous que je la dois, mademoiselle, je vais voir enfin se réaliser le plus cher de mes vœux : je vais épouser la compagne de mon enfance, la fille adoptive de ma mère, une de mes cousines, presque aussi pauvre que moi, dont j'apprécie depuis longtemps les modestes vertus, et que son père ne voulait m'accorder que lorsqu'une augmentation d'appointements me permettrait d'assurer l'existence d'un jeune ménage. C'était, ajoutait-il, le secret qu'il n'avait pas osé dire de vive voix, mais qu'il se faisait un devoir de confier par écrit à son ange tutélaire avant de partir pour Montélimart, où son mariage devait avoir lieu bientôt. » Il terminait en demandant la permission de présenter, à son retour, la nouvelle épouse à madame et à mademoiselle de Laprade, espérant pour sa jeune femme un peu de cette extrême bienveillance dont on lui avait donné tant de preuves.

« L'ingrat ! » m'écriai-je avec chaleur, pensant ne pouvoir consoler ma pauvre Ernestine sans entrer dans le ressentiment dont elle devait être animée.

Un amer sourire effleura ses lèvres pâles.

« Tu ne penses pas ce que tu dis, » répondit-elle douloureusement ; tu veux ménager mon amour-propre, mais ne crains point de me blesser, ma chérie ; j'ai beaucoup réfléchi depuis hier au soir, et je reconnais que je ne puis m'en prendre qu'à moi-même du déchirement de mon cœur. Si ma folle imagination n'avait pas aveuglé mon intelligence, je n'aurais vu dans les attentions de M. Dérémiex que ce qu'il y avait en effet, la reconnaissance d'une âme simple et aimante pour les bontés dont il était l'objet ; si j'avais toujours eu dans mon excellente mère la confiance que je lui devais, sa sagesse aurait guidé mon inexpérience et réglé mes sentiments ; mais j'étais folle, l'orgueil me dominait et j'en suivais toutes les suggestions ; j'étais comme ces paysans crédules qui consultent la voix des cloches, et qui croient les entendre leur donner le conseil qu'ils désirent... Oh ! j'ai été bien coupable, mais je suis bien punie, car je l'aime encore, mon Dieu ! je voudrais ne l'avoir jamais connu !...

— Pauvre enfant ! lui dis-je en la pressant sur mon cœur, ce n'est pas quand le loup est entré dans la bergerie qu'il faut passer son temps à regretter de n'avoir pas fermé la porte ; ce qu'il faut faire alors, c'est de le chasser au plus vite.

— Je tâcherai, dit-elle en essuyant ses larmes.

— Et tu en viendras facilement à bout, car ton âme est forte et courageuse.

— Non, dit-elle, mais je suis chrétienne, et je compte sur le secours de Dieu.

— Tu fais bien, ma mignonne ; en attendant, soigne ta santé, tu as la fièvre, tu devrais te mettre au lit.

— Si je me couchais, maman se tourmenterait de me savoir encore malade. Pauvre mère ! elle a lu, comme moi, la lettre de M. Dérémiex, mais elle est

loin de la soupçonner d'être la cause de mon mal ; toi seule, tu connais ce fatal secret et le triste état de mon cœur ; toi seule, tu peux te faire une idée de ce que je souffre.

— Calme-toi, lui dis-je, et parlons d'autre chose ; j'ai une romance nouvelle que je t'apporterai demain matin.

— Je ne veux plus chanter, Amélie ; c'est mon goût pour la musique qui l'avait attiré à la maison.

— Allons, ne t'obstine point à retourner le poignard dans la plaie de ton cœur ; puisqu'il faut l'oublier, autant vaut-il commencer tout de suite.

— Non, laisse-moi cette journée tout entière pour pleurer dans ton sein mes espérances flétries, mon bonheur envolé ; demain, tu me trouveras plus raisonnable.

Le jour suivant, la pauvre fille avait repris ses outils et ses fleurs ; à côté de *l'Imitation de Jésus Christ* ouverte au vingt et unième chapitre du troisième livre, une couronne de mariée s'épanouissait sur un coussinet de velours, et une autre toute pareille était déjà faite à moitié.

« Pour qui donc cette seconde couronne ? lui dis-je tout étonnée.

— Devine, répondit-elle tristement.

— En vérité, non, je ne pourrais.

— Eh bien ! je vais te le dire. Tu sais que j'ai reçu l'autre jour, de mademoiselle Dérémiex, un joli bouquet de violettes, je veux lui envoyer des fleurs d'oranger pour sa future belle-sœur. »

Je fis un mouvement de surprise.

« Écoute-moi, dit-elle vivement, j'ai senti que je la détestais, cette jeune femme. C'est bien peu chrétien et fort injuste, n'est-ce pas ? Il faut donc que je sois bonne pour elle, afin de finir par l'aimer.

— Tu as un noble cœur, lui dis-je en l'embrassant, et tu mérites d'être heureuse. »

Ce courage, cette abnégation ne se démentirent pas un seul jour. Madame Ernest Dérémiex fut accueillie comme une ancienne amie dans la maison de madame de Laprade. Ernestine lui rendit avec la plus touchante bonté tous les petits services si précieux à une jeune femme transportée tout à coup dans un monde nouveau et un peu au-dessus de ses habitudes.

« Ils s'aiment, ils s'entendent parfaitement, et leur petit ménage fait plaisir à voir, me disait-elle un jour ; le ciel en soit béni ! j'aurais trop souffert si je l'avais su malheureux. »

La santé d'Ernestine me donnait cependant de vives inquiétudes ; elle ne reprenait ni son animation ni ses couleurs ; mais personne, à l'exception de madame de Laprade, ne paraissait s'en apercevoir.

Le mariage d'Elisa n'était plus un secret dans la ville, et l'époque en était fixée pour le mardi suivant ; je redoutais pour Ernestine une cérémonie qui devait raviver les pénibles réflexions qu'elle avait faites si souvent ; et, quoique je dusse quitter Valence à la fin du mois, je consentis à retarder mon départ.

Le grand jour étant venu, Ernestine voulut présider elle-même à la toilette de sa jeune sœur ; elle lui avait fait venir de Paris un voile magnifique et la plus charmante robe de tulle brodé qu'il fût possible de voir ; cette riche parure seyait à ravir à cette grande et belle jeune fille, dont les regards, brillants de joie, trahissaient la douce émotion. Ernestine l'admira longtemps avec complaisance, la conduisit à sa mère

et alla faire à la hâte une modeste toilette. Je remarquai qu'elle pleura beaucoup pendant la messe de mariage, mais tout le reste du jour elle s'oublia complètement elle-même pour faire les honneurs de la maison.

« Prends garde de te trop fatiguer, lui dis-je en l'entendant tousser d'une manière inquiétante.

— Qu'importe, pourvu que tout aille aujourd'hui comme ma mère le désire? » répondit-elle avec un sourire angélique.

La fête fut superbe, et madame de Laprade reçut, le front rayonnant d'un maternel orgueil, les félicita-

tions de ses parents et de ses amis; mais lorsque, après le festin, la jeune femme, disant adieu à sa famille, abandonna la maison où elle était née pour suivre son mari au domicile conjugal, sa pauvre mère l'embrassa tout émue, et lorsque la voiture qui emportait son enfant eut disparu à ses regards, elle se mit à fondre en larmes.

Alors sa fille ainée la serrant fortement sur son cœur :

« Mère, ne pleurez point, dit-elle, car je vous reste et je vous aimerai pour deux. »

COMTESSE DE LA ROCHE-RE.

EST-CE TOUT ?

Suite et fin.

V

Quelques jours après, Charlotte parcourait son journal (habitude, nécessité, distraction de notre époque), et elle lut ces paroles très-ordinaires :

« La place de Hambourg vient d'être affligée par plusieurs sinistres commerciaux. »

En d'autres temps, ses yeux eussent parcouru ces mots sans que son esprit y attachât d'importance, en ce moment ils lui firent une impression soudaine et terrible. Le fait le plus insignifiant ne peut-il pas prendre des proportions tragiques? Ce n'est rien que l'empreinte d'un pied nu dans le sable, et cependant Robinson Crusoe tressaille en le voyant; ce n'est rien qu'un vol d'oiseau dans l'air, et cependant il arrache un aveu aux assassins d'Ibicus; ce n'est rien qu'une cloche, et cependant que de souvenirs sa vibration ne rappelle-t-elle pas? Ce n'était rien non plus que ces deux lignes perdues entre mille autres, et pourtant, aux oreilles de Charlotte elle tinta comme un glas sinistre. Elle connaissait les nombreuses relations de son père avec le nord de l'Allemagne, et fit un prompt rapprochement entre cette mauvaise nouvelle et la tristesse qu'elle avait surprise dans des traits bien connus. Agitée d'un funeste pressentiment, poussée comme on l'est quelquefois dans un mauvais rêve, elle s'habilla à la hâte et courut chez M. Mazière.

Il était seul dans son cabinet, son grand-livre ouvert devant lui, et des lettres décachées éparées sur le bureau. Il n'entendit pas ouvrir la porte, absorbé qu'il semblait être dans un travail intérieur; Charlotte se glissa jusqu'à lui à pas légers, et saisie d'une immense compassion, émue de ses propres pensées, elle jeta ses bras autour du cou du vieillard. Il la serra par un mouvement passionné, mais en essayant de reprendre son sang-froid, il lui dit :

« Mon enfant, que me veux-tu? j'étais occupé, fort occupé...

— Pardon, papa, je vais me retirer...

— Va au salon, petite, va, mon enfant chérie, je te rejoindrai bientôt.... »

Il lui fit encore un geste caressant, mais dans ses yeux se lisaient le trouble, l'anxiété douloureuse qui ne pouvaient échapper à l'attention de sa fille. Elle se retira dans un salon à côté du cabinet, et là elle attendit avec une angoisse singulière : les battements de son cœur et le bruit saccadé des pas de son père, qui arpentaient le bureau, lui marquaient le cours du temps. Elle attendit une heure, M. Mazière entra; il était pâle, affaissé, et il semblait qu'il eût vieilli de plusieurs années en ces soixante minutes. Il tomba sur une chaise et se cacha le visage.

« Mon père, lui dit Charlotte en se mettant à genoux près de lui, mon bon père, qu'avez-vous? »

Il garda un long silence, des sanglots soulevaient sa poitrine : l'homme audacieux, entreprenant, était vaincu, le père pleurait sur la ruine de son enfant.

« Papa, dit-elle à voix basse, ces faillites de Hambourg?... »

— Tu le sais! ah! oui! je l'avais vu dans tes yeux, tu plaignais ton pauvre père! Je t'ai ruinée, Charlotte!

— Tout était à vous, mon père! Je ne regrette pas la fortune, soyez-en sûr!

— L'honneur sera sauf, dit-il en relevant la tête : j'ai tout calculé, je paierai jusqu'au dernier centime, mais il ne me restera rien. Heureusement que je t'ai bien mariée! »

Charlotte baissa les yeux, son père continua :

« Depuis longtemps mes affaires souffraient, plusieurs de mes opérations avaient manqué, et j'avais, sans le dire à personne, essayé des pertes considérables. Les faillites de Hambourg m'achèvent : je n'en suis désolé que pour toi, mon enfant, car pour moi, l'honneur commercial étant gardé, je me contenterai de l'existence la plus modeste : je n'ai pas de besoins, je n'ai vécu que pour travailler et te ren-

dre heureuse; le bon Dieu n'a pas continué à bénir mon travail, mais au moins il a béni mon enfant : tu es heureuse, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Ton mari est bon ?

— Oui, mon père.

— Ta dot, unie à sa fortune, te laissera de quoi vivre, vous serez contents, c'est tout ce qu'il me faut.... »

Il cherchait à se consoler ainsi, et Charlotte ne pouvait le détromper; elle ne pouvait lui dire qu'elle ne possédait plus rien, et que ces biens du cœur dont il la croyait riche lui étaient aussi déniés que ceux de la fortune. Le cœur oppressé, elle sut cependant relever le courage de son père; elle sut le convaincre que l'argent ne pouvait rien pour son bonheur, qu'elle ne regrettait nullement les richesses qui venaient de s'engloutir, et comme il n'avait cherché à devenir riche que pour elle, il se calma en la voyant calme :

« Je vais convoquer mes créanciers, dit-il, et les payer intégralement. Toi, Charlotte, avertis ton mari. Il ne faut pas qu'il ignore plus longtemps ce que toute la ville va savoir. »

Il avait repris avec sa fille le ton d'une douce autorité, et il semblait plus ferme et plus tranquille qu'avant leur entretien. Elle obéit et retourna chez elle, mais quoique son front fût serein et sa contenance paisible, les plus tristes réflexions bouleversaient son cœur. Elle ne possédait plus rien : ces biens pour lesquels on l'avait recherchée, épousée, étaient anéantis : elle était laide, elle devenait pauvre; elle n'était pas aimée, ne serait-elle pas haïe?... Anatole était plus léger qu'égoïste : aussi reçut-il avec douceur, avec compassion la confidence que lui fit sa femme, et même, dans ce premier mouvement de générosité, il lui témoigna une affection que jamais, dans le cours de leur vie commune, il ne lui avait montrée :

« Je suis plus coupable que votre père, dit-il : les chances du commerce ont balayé sa fortune, j'ai risqué et perdu votre dot dans les chances du jeu. Un philosophe dirait que cela se ressemble beaucoup; n'importe. L'essentiel, Charlotte, c'est que vous ne vous affligiez pas, et que vous comptiez sur moi.... Vous y comptez, n'est-ce pas ? »

Elle le regarda avec ses yeux pleins de feu et de larmes, et lui serra la main.

La fatale nouvelle fut reçue avec moins de philosophie par M. et madame Clairaut. Le premier se montra fort abattu, la seconde très-irritée :

« Mon pauvre fils ! répétait-elle avec indignation, te voilà donc dépourvu ! Ce vieux Mazière a agi en fou, il eût fallu le faire interdire avant qu'il ne risquât ta fortune ! Ah ! si j'avais su ! nous aurions pu trouver bien mieux pour toi ! »

La pauvre Charlotte, heureusement, n'assistait point à cette explosion de regrets. Anatole calma un peu sa mère, qui enfin lui dit en versant des larmes :

« Mais, mon fils, tu ignores que les spéculations de ton père n'ont pas été heureuses non plus ! Nous avons perdu la moitié de notre fortune !

— Ma mère, puisque nous en sommes aux aveux, et qu'il faut parler franc, moi, j'ai perdu au jeu la dot entière de ma femme ! »

Les mauvaises nouvelles se succédaient comme les courriers de Job; M. Clairaut semblait anéanti; sa femme se releva cependant par un effort d'orgueilleuse énergie, et elle dit à son mari et à son fils :

« Ne mettons pas le public dans la confidence de nos peines; gardons les apparences au moins jusqu'à ce que Lucie soit établie, alors nous verrons... En attendant, ne changeons rien à notre vie extérieure, nous nous épargnerons de la sorte les affronts et la pitié.... »

Madame Clairaut était habituée à se voir obéie; elle le fut encore dans cette circonstance : la raison eût voulu une réforme; l'amour-propre, d'accord avec l'amour maternel, demandèrent le *statu quo*, et de haute lutte ils l'emportèrent.

VI

Ceci, on le comprend, prêta largement aux commentaires de la ville de ***.

« M. Mazière est ruiné, disait-on.

— Rien d'étonnant, ses dernières spéculations sur les grains étaient absurdes !

— Parlez plutôt de son affaire des ardoisières !

— Elle ne valait rien non plus, il est vrai, mais enfin, le pauvre homme ne doit rien à personne : c'est une belle chute !

— Il lui reste à peine de quoi vivre, si ce que l'on dit est vrai.

— Bah ! bah ! sa fille et son gendre y pourvoiront.

— Vous croyez cela, vous ?

— Dame ! ils sont assez riches pour servir une pension alimentaire à leur père ! La maison de madame Clairaut est la plus élégante de la ville. Hier encore, un dîner de vingt couverts, et mademoiselle Lucie avait une robe qui venait de Paris, de chez madame Roger, rien que cela !

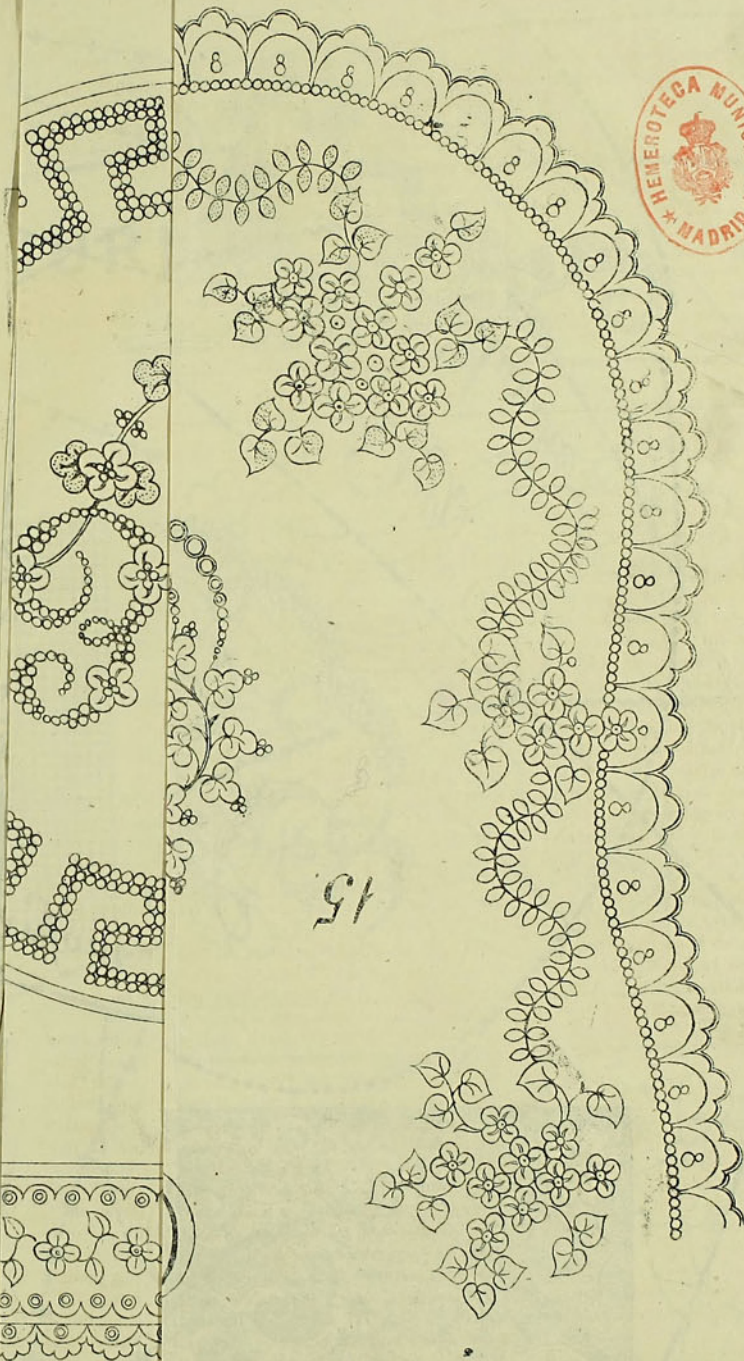
— Cependant Anatole, le bel Anatole, s'est fait attacher au cabinet du préfet. Il va travailler, donc il a besoin d'argent.

— Dites plutôt que l'ambition lui vient; ce garçon-là est fait pour arriver à tout.

— C'est égal, il est bien fâcheux pour lui d'avoir épousé une fille si laide pour si peu ! »

On le voit, rien ne paraissait changé, et les dents de la critique, si aiguës qu'elles fussent, ne trouvaient pas à mordre sur l'écorce de la vie des Clairaut. Comme autrefois, la maison était bien tenue, les toilettes élégantes et fraîches; les réceptions moins nombreuses que jadis (les chagrins de madame Anatole expliquaient cette retenue), étaient toujours honorables; comme autrefois, madame Clairaut recevait familièrement ses amis tous les soirs, et l'œil le plus pénétrant n'eût pu deviner un pli sur le front de la maîtresse du logis, ni un changement dans ses habitudes, ni une déchéance dans la position de la famille. C'était cette comédie, ancienne au théâtre, où on l'appelait *Luxe et Indigence*, qui, une fois de plus, se jouait habilement, et, grâce aux secrètes privations des acteurs, trompait l'attention, si avide qu'elle fût, des spectateurs.

Lucie, insouciant et légère, peu au courant, d'ailleurs, des affaires de sa famille, contribuait à entretenir ces illusions. Charlotte seule paraissait triste, et le monde, intelligent et indulgent comme on sait



15

UV

ell,
se
ti-
est
lui
ne,
oru
ou-
si
de
ers
que
me
eu-
u'il

ré-
peu
les-
tion
sol-
her

ma,
a'en
our

une
able
-de-
foc-
me,
nme
ic!),
apes
cher

ceux
rien
ler.»
ucha

c'est

ren-

s en
tant;
time
es.
pré-

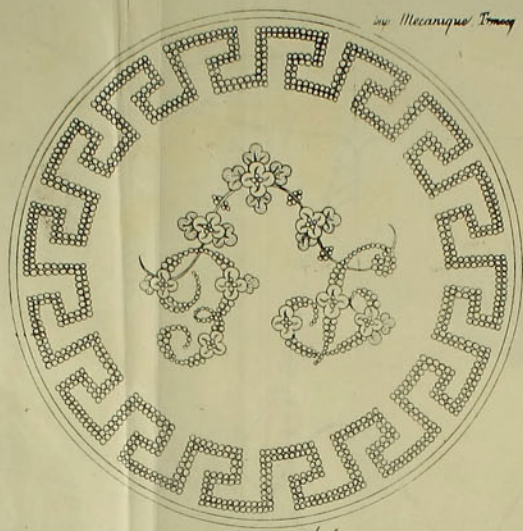
voir
son

te la
ame
in-
om-

ovic
Elle



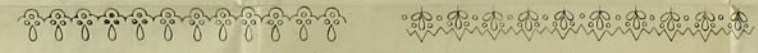
por Mecanismo Tomado del Museo 113



14



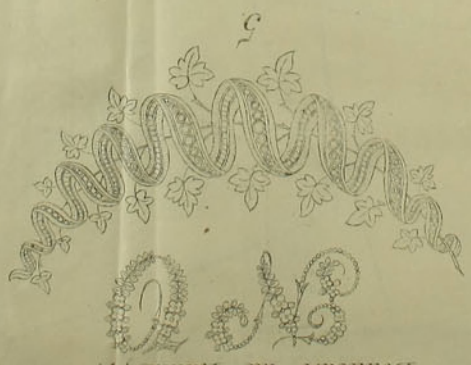
3



11



8



5

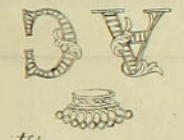
Oficina de Madrid
1861
JOURNAL DES DEMOISELLES
Boulevard des Halles 1



15



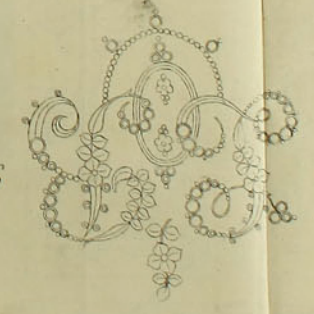
13



14



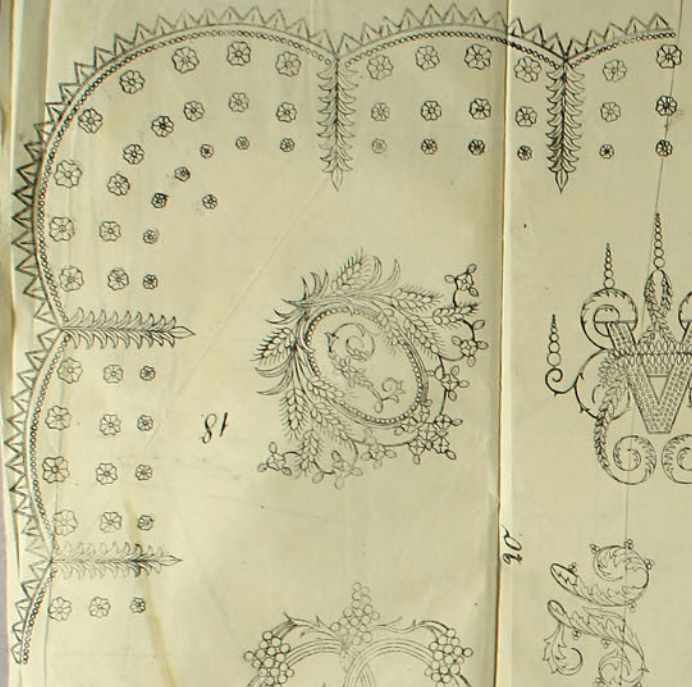
7



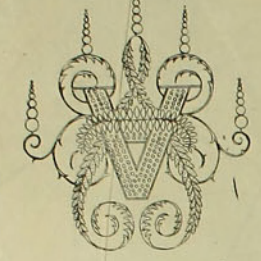
9



6



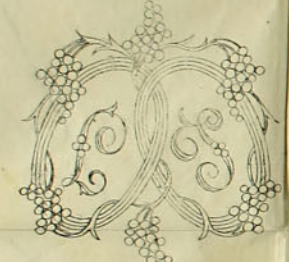
18



19



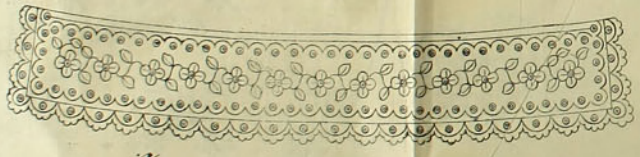
20



21



22



2



4



1

di
n
tu

vi
fa

po
ne
il
de
rel
cre
u'
nai
dev
cal

pay
Il n
tout
Il
torit
qu'a
elle,
nanc
saien
biens
étaie
vre;

An
avec
fit sa
de gé
mais,
avait

« J
chanc
qué e
philos
n'imp
vous a
Vous
Elle

larme

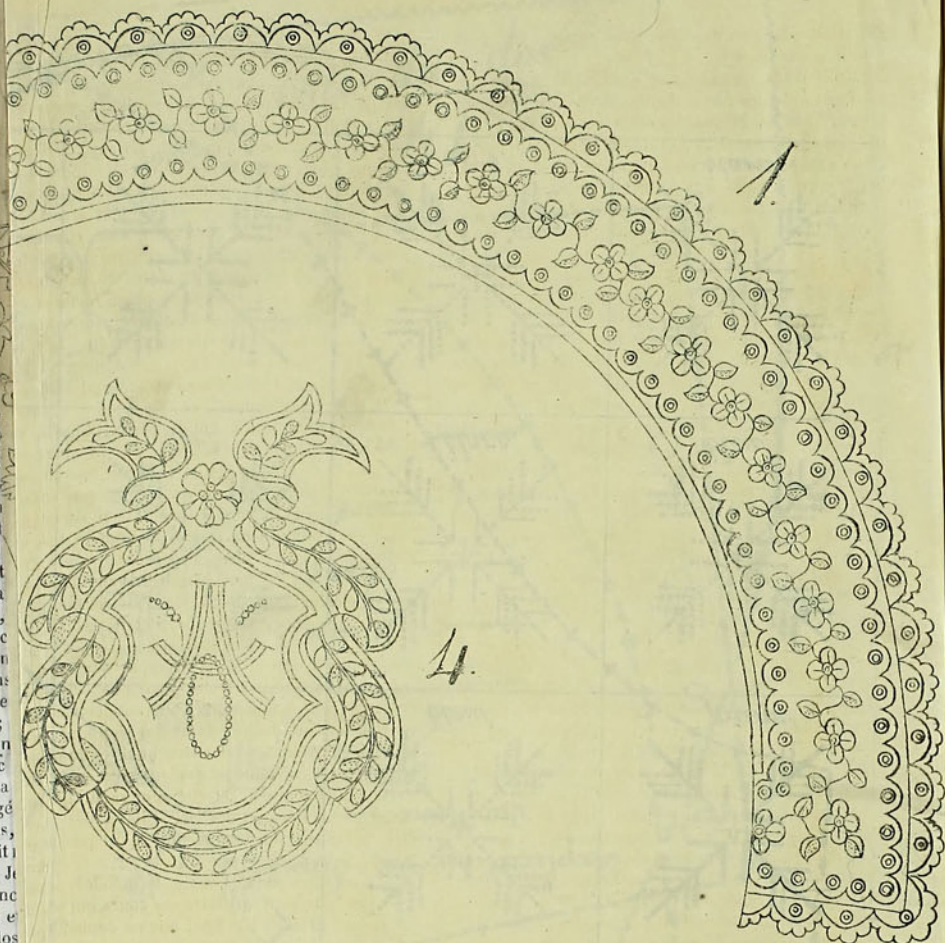
La
sophie
mont

« M
te voi
fou, il
quât
pu tro

La
point
peu sa
mes :

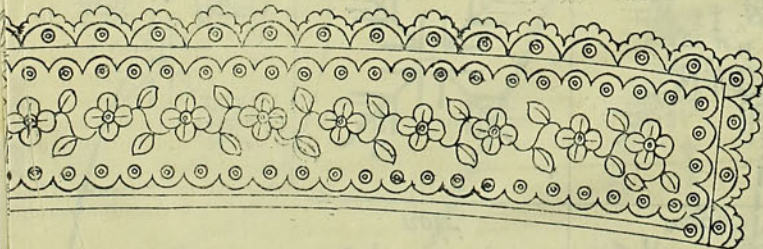
« M
de ton
avons

—
et qu'i
dot ent



4.

2.



21.

22.

l'excusait volontiers par cette seule raison : son père n'était-il pas ruiné ?

Elle était triste en effet, et quoiqu'elle se fût soumise aux volontés de sa belle-mère, son bon sens et sa droiture se révoltaient contre cette position fautive qui lui était faite. Elle eût mieux aimé, vaillante et forte, accepter le duel avec la pauvreté et la combattre corps à corps, que d'afficher ce luxe trompeur, cette mensongère aisance, fastueux décors qui cachaient une souffrance réelle, une inquiétude permanente.

Dans son intérieur, elle avait retranché tout ce qui était inutile ; elle se servait elle-même, elle essayait de suppléer, même aux yeux difficiles d'Anatole, aux domestiques qu'elle n'avait plus ; elle partageait ses journées entre ces labours fatigants et les soins qu'elle rendait à son père, son pauvre père, qui n'avait plus qu'elle, et qui, retiré dans une modeste chambre, chez un de ses anciens commis, attendait la visite de sa fille comme le prisonnier attend un rayon de soleil. Puis, le soir venu, après le travail, après les maigres repas, que l'on prenait entre soi, à l'heure où elle aurait voulu goûter le silence et le repos, il lui fallait s'habiller, descendre au salon, écouter la musique, tenir les cartes, et se prêter à des conversations oiseuses, trop gaies pour sa tristesse, trop banales pour son besoin d'expansion. Dans ces réunions journalières, M. Clairaut était, comme toujours, taciturne et grave, imposant pour ceux qui croyaient que ce sérieux cachait de la profondeur ; madame Clairaut se montrait aimable, affable, et même enjouée, ce qui, aux yeux de sa belle-fille, était le comble de l'héroïsme ; Anatole se dégageait volontiers de ses soucis et de son travail de bureau, et fort oublieux de la veille et du lendemain, il causait, il riait, et se faisait illusion à lui-même ; Lucie suivait son exemple d'autant plus volontiers qu'elle se sentait toujours belle, toujours admirée, et qu'elle ne doutait pas qu'un brillant mariage ne la replaçât bientôt au rang où elle était née. Elle sentait peu les privations, car elle était soutenue par les ailes de l'espérance ; elle ressemblait à ces jeunes filles émigrées qui mangeaient en riant un morceau de pain noir, persuadées que l'aurore du lendemain leur rendrait leur patrie et l'opulence de leurs ancêtres.

Elle était belle, en effet, de cette beauté qui va traînant tous les cœurs après soi ; elle était fière de sa beauté, et raillait volontiers celles qui ne portaient pas sur le front ce diadème éphémère : Charlotte en savait quelque chose, et Anna avait deviné sa souffrance secrète. Elle voyait fréquemment son amie, mais elle ne venait pas aux réunions du soir ; en revanche un de ses frères s'y montrait assidu, et Lucie semblait prendre plaisir à sa présence. Charlotte l'avait remarqué : on sait qu'un mouvement, un geste, un regard suffisent à révéler les secrets du cœur à une femme.

« Je viens te voir pour affaire, lui dit Anna en entrant de grand matin chez elle ; je suis chargée par ma mère d'une commission délicate pour toi.

— Parle, chère amie.

— Je ne suis pas très-diplomate, tu le sais, aussi

Je vais parler tout dret, comme on parle chez nous.

Ne remarques-tu pas que mon frère Ludovic vient beaucoup chez ta belle-mère ?

— En effet.

— Devines-tu pourquoi ?

— Franchement, ce n'est pas difficile.

— Non ; il y a chez toi une chandelle, un soleil, veux-je dire, auquel tous les papillons viennent se brûler. Mais, vois-tu, ma bonne Charlotte, le sentiment de Ludovic est tout à fait sérieux, il s'en est expliqué avec notre mère, et elle a différé de lui donner une réponse positive. Elle est bien en peine, cette bonne mère ! Lucie n'est pas tout à fait la bru qu'elle avait rêvée, et, d'un autre côté, elle ne voudrait pas trop contrarier Ludovic, qui est si bon, si parfait, que je lui pardonne d'être le Benjamin de maman. Dans sa perplexité, maman m'envoie vers toi ; elle te supplie de lui dire avec sincérité ce que tu penses de Lucie : est-elle digne d'être la femme de Ludovic ? saura-t-elle l'apprécier et le rendre heureux ?... Allons, réponds-moi en amie, et oublie qu'il s'agit de ta belle-sœur... »

La vive Anna avait fini de parler, Charlotte réfléchissait. Peut-être le souvenir des moqueries peu généreuses de Lucie, de sa légèreté souvent blessante venait-il en ce moment, comme une tentation de l'esprit mauvais, flotter devant son esprit et solliciter ses ressentiments ; mais, habituée à triompher d'elle-même, elle refoula ces pensées.

« Tu ne veux pas me répondre ! interrompit Anna, ah ! je te comprends, Lucie n'est pas bonne, je m'en doutais, j'ai bien vu qu'elle n'était pas bien pour toi !

— Tu te trompes, tu te trompes ! Lucie est une enfant insouciance, frivole, mais bonne et capable d'attachement ; ses parents l'adorent, et vont au-devant de tous ses desirs ; ils ne lui donnent pas l'occasion de développer les riches qualités de son âme, mais je suis convaincue que, mariée à un homme qu'elle puisse aimer (et elle aimera M. Ludovic !), elle sera excellente et dévouée. Elle a des principes sûrs, de l'esprit, des talents, tout ce qui peut attacher enfin !

— Mais elle aime la toilette, le monde ?

— Ton frère peut satisfaire ses goûts, qui sont ceux des jeunes filles de son âge ; elle ne demandera rien de plus que ce que M. Ludovic pourra lui accorder.

Le ton de Charlotte était si persuasif, qu'il toucha l'incrédule Anna.

« Songe, dit-elle en levant le doigt, que c'est chose importante pour nous !

— Je le sais, et je suis persuadée que Lucie rendra M. Ludovic heureux.

— Ma mère ne s'inquiète pas de la fortune, nous en avons assez, et mon frère a un avenir indépendant ; mais elle veut que sa femme l'apprécie et l'aime comme nous l'apprécions et l'aimons nous-mêmes.

— Sois tranquille, répondit Charlotte, il est apprécié ; je suis cautions pour Lucie.

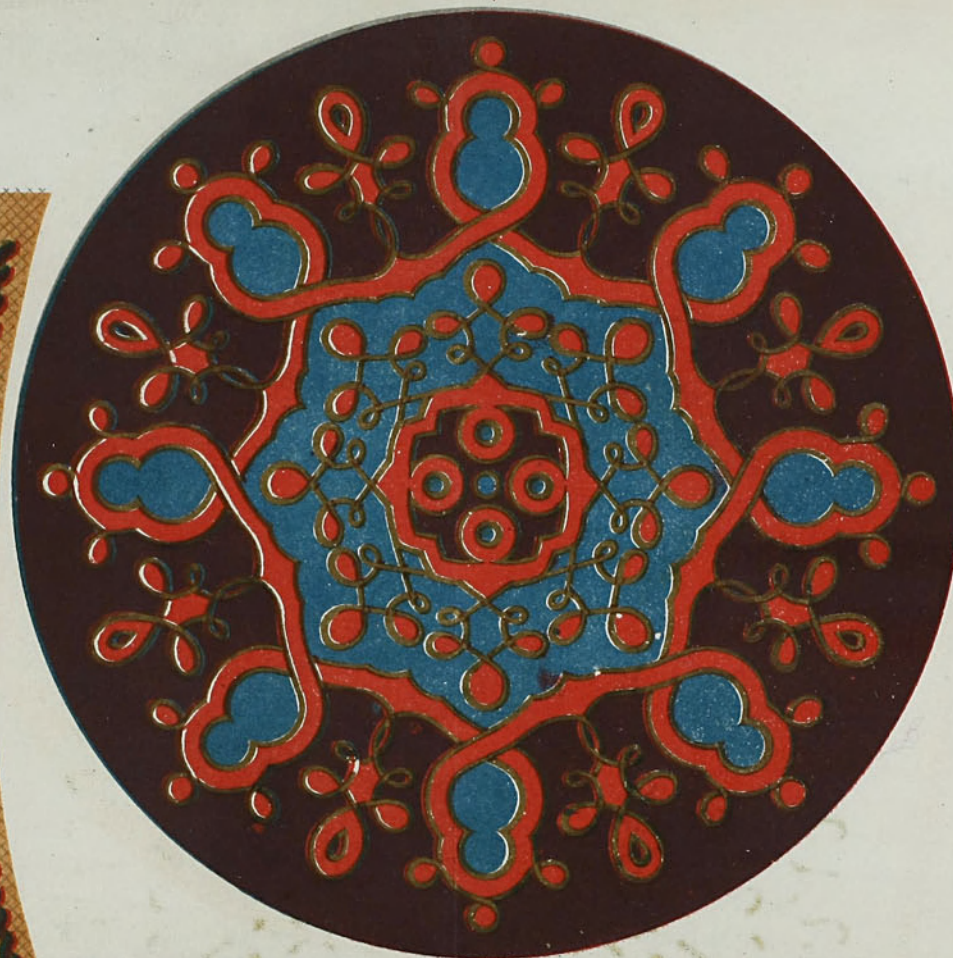
Elles causèrent longtemps, et Charlotte, sans avoir manqué de sincérité, put cependant renvoyer son amie contente et rassurée.

Le lendemain, Ludovic et sa mère vinrent faire la demande solennelle, et quelques jours après, madame Clairaut annonçait le mariage à son petit cercle intime, en ajoutant d'un ton à la fois discret et triomphant :

— J'avais le choix, mais j'ai préféré M. Ludovic Darselle, qui n'éloignera pas cette chère enfant. Elle restera près de nous.

JOURNAL DES DEMOISELLES

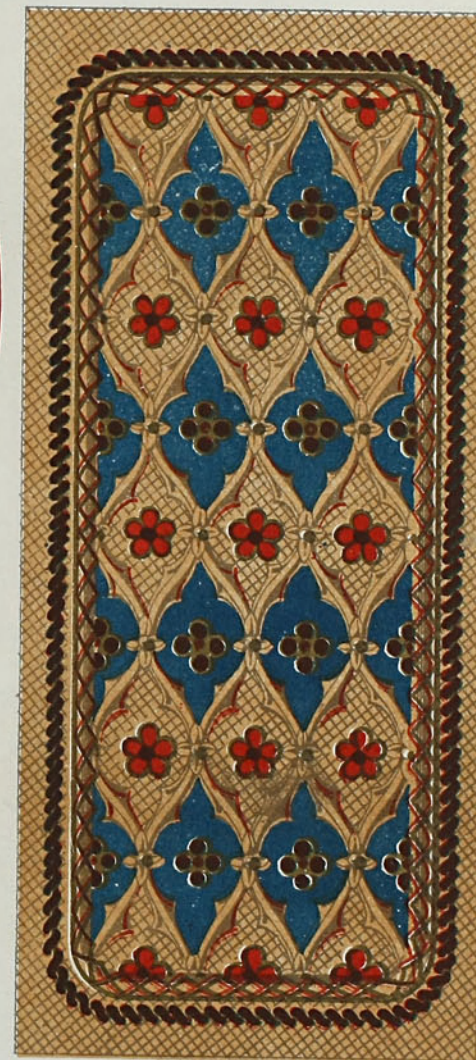
Dep^s 12^e



Imp. Dupuy, Passage du Désir 3, Paris.

BOULEVART DES ITALIENS, 1

Paris, 10^e



— C'est fort beau, reprit un intime, M. Darselle est fort bien de sa personne; et puis, il a de belles espérances!

— Oui, c'est un parti convenable.

VII

Le mariage se fit, les époux partirent pour la Suisse, et au bruit des fêtes succéda cette langueur et cette tristesse où l'âme et le corps semblent se dédommager d'une longue agitation. Madame Clairaut les ressentait plus que personne; son abattement, son air souffrant, attribués les premiers jours à l'absence de sa fille, devinrent plus alarmants, et quoiqu'elle ne se plaignît pas, elle fut obligée de garder le lit, une fièvre ardente, d'affreuses douleurs de tête se manifestèrent bientôt. Quand le médecin arriva, elle avait perdu connaissance, et le mot : *fièvre typhoïde des plus pernicieuses*, porta le trouble dans la maison. M. Clairaut s'assit consterné auprès du lit de sa compagne; Anatole errait dans la chambre dans une espèce d'égarement; seule, Charlotte, triste et recueillie, écoutait les ordres du médecin. Son heure à elle était arrivée : elle avait su jusqu'alors se résigner, elle allait agir!

Elle s'établit sur-le-champ au chevet du lit de sa belle-mère, sans craindre ni la fatigue ni le danger, mais elle les craignait pour les autres, et elle éloignait le plus possible de ce lieu de douleur son beau-père, à qui ce nouveau chagrin faisait presque perdre la raison, et son mari qui s'affligeait comme un enfant en voyant souffrir sa mère. Seule, et obligée de prendre les rênes de la maison, elle vit avec effroi que les tiroirs étaient vides; les fêtes du mariage de Lucie avaient épuisé l'argent et les provisions, il ne restait rien dans cette maison désolée que des meubles de luxe, des portraits, une pesante argenterie à laquelle elle n'osa point toucher; le linge même manquait, car madame Clairaut s'était dépouillée pour compléter le trousseau de sa fille, et l'on demeurait sans argent, en présence des besoins les plus impérieux. Charlotte n'hésita point : elle vendit ses dentelles et son châle de l'Inde, et, en peu de jours, elle parvint à environner la malade de tout le bien-être que l'argent peut donner, mais ce que l'argent n'aurait pu solder, c'étaient son abnégation, ses soins, son courage, sa vigilance! Jour et nuit elle était là, parmi ces miasmes mortels, forte et patiente avec la malade, intelligente avec le médecin, suivant d'un œil lucide tous les symptômes de la maladie, les transmettant avec une parole claire à l'homme de l'art, et combattant, sans se lasser jamais, le mal et la mort. A quelque heure qu'Anatole entrât dans la chambre de sa mère, il y trouvait sa femme : quand elle n'agissait pas autour de la malade, elle priait pour elle : toujours elle avait pour son mari une parole consolante, un regard affectueux. Il la voyait, parmi ces périls et ces fatigues, toujours la même, douce, courageuse et pieuse; l'ordre et la paix semblaient émaner d'elle, et il comprenait qu'il n'y avait aucune douleur au-dessus de sa patience, aucune épreuve au-dessus de son dévouement. Jusqu'alors ce jeune homme n'avait pas aimé, il aimait; au milieu de ces alarmes et de ces mages de deuil naquit une affection qui, fille des heures sérieuses, devait être immortelle.

La lutte dura vingt et un jours; pendant vingt et un jours, madame Clairaut fut sans connaissance et en danger de mort. Enfin, ce terme redouté s'écoula, le médecin dit : *On peut espérer!* La malade dormait, et l'on comptait sur un réveil calme.

« Charlotte, il faut dormir aussi, dit Anatole d'un ton de douce autorité. Je vous supplérai cette nuit.

— Il le faut, madame, ajouta le médecin, votre courage est plus grand que vos forces. »

Elle obéit; Anatole la conduisit jusqu'à sa chambre, et là il l'embrassa et lui dit :

« Merci, Charlotte! » d'une voix qui alla jusqu'à son cœur.

Elle pria, se coucha et dormit longtemps d'un paisible sommeil. Quand elle se réveilla, Anatole était à son chevet, les yeux fixés sur elle.

Il lui baisa tendrement la main, et elle se sentit naître à la fois à la vie et à un sentiment inaccoutumé de bonheur.

« Notre mère? demanda-t-elle.

— Elle a bien dormi, elle s'est réveillée, elle va dormir encore, elle est sauvée!

— Quel bonheur! que Dieu est bon!

— Et toi aussi tu es bonne, Charlotte! Ce Dieu que tu aimes et que tu sers m'a donné un trésor, et je ne le savais pas! Je l'ai méconnu si longtemps! Mais sois tranquille, je le connais maintenant; mon trésor, ma bonne femme, c'est toi!

Charlotte pleurait en silence.

« Qu'as-tu? s'écria-t-il; as-tu du chagrin?

— De la joie, dit-elle, rien que de la joie.

— Tu m'aimes donc aussi?

— Oui, dit-elle à voix basse, et depuis longtemps!

— Ma femme, que de bonheur nous aurons! Mais tiens, c'est à toi de régler notre vie : dis ce que tu veux, ordonne!

— Je proposerai, et tu régleras.

— Parle, ma Charlotte!

Elle prit la main de son mari, et dit d'une voix douce comme une prière :

« Je voudrais que nous renoncions à une position qui n'est plus en rapport avec notre fortune, et que nous tâchions d'assurer notre existence par le travail, le voudras-tu?

— Avec joie!

— Ton travail dans le cabinet du préfet ne t'assure rien, ni pour le présent, ni pour l'avenir, est-ce vrai?

— Je me le suis dit quelquefois.

— Tu es jeune, instruit : tu peux chercher et tenter, tu peux descendre pour remonter ensuite, tu peux rendre à tes parents ce qu'ils ont fait pour toi, tu peux ajouter à l'honneur de ton nom, tu peux gagner la fortune, si tu l'aimes.

— Je ne l'aimerai plus que pour toi, Charlotte!

— Eh bien, moi, je ne désire qu'une chose, c'est le travail et l'indépendance; l'un mène à l'autre. Écoute. Dernièrement, un ami de mon père lui a offert la gérance d'une usine, une papeterie près de Lisieux : mon père a refusé parce qu'il se sent vieux, mais il pourrait diriger, par son expérience, un homme jeune et courageux....

— Cet homme, je le serai, Charlotte, je serai laborieux, courageux, pour toi, comme toi, ma digne femme! »

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : Charlotte était belle en ce moment sous la pâleur de l'émotion et de la fatigue, belle de la beauté de l'âme, couronnée de l'auréole du bonheur.

Quand elle entra dans la chambre de sa belle-mère, celle-ci la reconnut, lui tendit la main, et dit d'une voix à peine entendue :

« C'est Charlotte.... Oh ! comme elle m'a bien soignée ! »

VIII

Douze ans après, par une brillante soirée d'été, une troupe de beaux enfants jouaient au bord d'un petit ruisseau qui était un des affluents de la Touque ; il s'agissait d'une grande affaire ! ils lançaient sur les vagues une flottille composée d'un trois-mâts en miniature, bien gréé, et portant dans ses haubans un peuple de matelots, suivi de plusieurs yoles aux voiles brunes, qu'escortaient, plus modestes, des chaloupes creusées dans des écales de noix, et surmontées d'une allumette en guise de mât. Ces dernières embarcations appartenaient aux petits enfants qui avaient obtenu à grand'peine l'honneur de les lancer à la suite du trois-mâts, propriété du doyen de la tribu enfantine, un beau garçon de dix ans qui, du rivage, grave comme un commodore, dirigeait la flotte. Le départ fut heureux ; le trois-mâts et les yoles nageaient majestueusement ; les petites chaloupes eurent moins de bonheur ; quatre ou cinq d'entre elles furent culbutées par des canetons qui se rendaient à l'appel de leur mère ; un beau cygne, roi des eaux, renversa les autres d'un coup de son aile d'albâtre ; bientôt deux yoles, emportées par le flot, échouèrent sur la rive, et le trois-mâts lui-même eut beaucoup de peine à résister aux vagues, agitées, il est vrai, par les roues d'un moulin à papier. A chaque succès, les enfants battaient des mains ; à chaque naufrage, ils poussaient des cris de détresse, et leurs clameurs joyeuses animaient ce frais paysage.

« Qu'ils sont heureux ! dit une voix douce. Jamais je n'ai vu mon Raoul aussi gai ! Tu as eu une bonne idée, Anatole, de lui rapporter ce petit navire.

— Il en a la tête tournée, répondit Anatole, et si cela faisait naître une vocation pour la marine, dirais-tu encore que c'est une bonne idée ?

— La volonté de Dieu soit faite ! répondit Charlotte, il sait mieux que nous ce qui nous convient. Tout mon bonheur est né du malheur.... »

Elle laissa tomber son ouvrage et joignit les mains comme pour savourer une douce pensée. Du berceau de vignes et de clématites sous lequel elle était assise avec Anna et Anatole, le plus petit de ses enfants à ses pieds, on découvrait un charmant tableau, une de ces paisibles oasis qui font dire au voyageur dont le rapide regard les entrevoit :

« Je voudrais vivre là ! »

On voyait au bord du ruisseau qu'animaient les jeux des enfants, près du moulin dont les roues dentelées se couvraient d'écume, les bâtiments de la papeterie, et ceux de l'habitation simple et riante où Anatole et sa femme avaient abrité leur vie. Aucun luxe ne régnait là, si ce n'est celui de l'onde, du soleil et des fleurs ; le bien-être, fruit du travail, seul y était admis ; autour de la maison s'étendait un beau jardin, dont les allées bordées de roses avaient vu les premiers pas des cinq enfants que Charlotte avait donnés à son époux ; plus loin, baignés par les méandres du cours d'eau, un potager, un verger et une prairie complétaient le domaine ; en ce moment on voyait, au soleil couchant, sous les saules qui bordaient la rive, s'allonger les ombres de deux promeneurs : c'étaient le père d'Anatole et celui de Charlotte, heureux tous deux du bonheur de leurs enfants, et qui s'entendaient à merveille dans la communauté des souvenirs, et même des religieuses espérances. Ils causaient ensemble, et l'Angelus tintait d'une voix claire dans le clocher à jour que l'on distinguait au milieu du feuillage et à travers la fumée blonde qui montait des chaumières. Anna, mariée aussi, était venue voir son amie, pendant que madame Clairaut faisait un petit séjour auprès de Lucie, et ses deux fils jouaient avec les enfants de Charlotte. Celle-ci, en cet instant, réunissait autour d'elle tout ce qu'elle aimait, et dans la jouissance d'une félicité si complète et si rare, elle rendait à Dieu de silencieuses actions de grâces. Son silence inquiéta cependant son mari.

« Qu'as-tu ? dit-il, souffres-tu ?

— Oh ! non, je remercie Dieu qui m'a tant donné.

— Il t'a beaucoup ôté cependant, reprit Anatole en riant ; malgré ma bonne volonté, Charlotte, je n'ai pu refaire ta fortune.

— Et comptes-tu pour rien ce qui nous reste : la paix, l'affection et nos enfants, nos beaux enfants ?

— Et les trésors que j'ai découverts dans le cœur de ma femme, quand Dieu nous a faits pauvres ! dit-il sérieusement ; bénie soit la Providence !

M^{me} BOURDON.

PETITE HISTOIRE DES FLEURS

Herbes et plantes qui naissent
de la terre, bénissez le Seigneur !
Cantique des enfants hébreux.

Le champ de la nature est immense, et ce serait une prétention bien hardie que de vouloir raconter

l'histoire de toutes les fleurs, depuis l'humble violette jusqu'à la superbe *victoria regina*, à qui il faut un lac pour fleurir. D'ailleurs, leur histoire à toutes n'est-elle pas la même ? Depuis l'origine du monde elles naissaient, s'épanouissaient et mouraient dans les soli-

tudes, heureuses, comme les étoiles, de briller pour celui qui les avait créées; beaucoup d'entre elles ont vécu pendant des siècles, ignorées des hommes, cachant dans les bois, au creux des rochers, dans les silencieuses savanes, leurs beautés, leurs vertus et leurs parfums: un grand nombre encore ne sont pas transplantées dans les serres de l'Europe, ni soumises à l'examen des naturalistes, classées dans les *flores* et desséchées dans les herbiers; quelques-unes seulement, celles qui florissaient dans les contrées tempérées, se sont trouvées mêlées à l'histoire des hommes; elles ont servi d'ornement aux autels qu'ils élevaient à la Divinité, et souvent de symboles à leurs fables; elles ont inspiré la lyre de leurs poètes, et quelquefois même elles ont été arborées comme des étendards, dans leurs querelles et leurs combats. C'est de ces fleurs *civilisées* que nous voulons parler; les sauvages, nous les laissons à leur solitude et à leur bonheur.

Si la rose est la reine des fleurs, le lis en est le roi; donc, à tout seigneur tout honneur. Nous commençons par le *lis*, si souvent célébré dans la Sainte Écriture. *Dieu, le Seigneur, de toutes les fleurs s'est choisi le lis*: voilà un mot glorieux pour cette belle fleur, qui réunit la majesté, l'éclat, le parfum, à l'extrême beauté des contours: en la voyant si royale, si candide, on comprend le mot que la Bible applique à Marie: *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles d'Adam*. Le Sauveur a pris le lis pour texte d'une de ses comparaisons les plus touchantes: «*Considérez, dit-il à ses disciples, comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent, et cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.*» Cette image, si poétique et si douce, tombée des lèvres divines, a donné une consécration au lis, car on ne peut le voir sans se rappeler les bienfaits et les promesses de la céleste Providence, et sans se rassurer, en pensant que le Dieu qui a vêtu une fleur n'abandonnera jamais ses créatures.

Le lis est consacré à Marie. L'ange Gabriel, dans les tableaux qui représentent l'Annonciation, tient un lis à la main; saint Joseph est représenté de même, ainsi que saint Dominique, et, en général, on le dédie à toutes les vierges.

L'antiquité païenne croyait que le lis était né de quelques gouttes du lait de Junon épanchées sur la terre, et on représente cette déesse avec un lis.

Quelle que soit l'origine des armoiries du royaume de France, que les signes portés par les premiers rois fussent des abeilles, ou (ce qui est difficile à croire) des crapauds, ou des iris, il est certain que Louis VII sema de fleurs de lis sans nombre son bouclier, son scel et ses monnaies, et que les rois ses successeurs suivirent son exemple, jusqu'à Charles V, qui réduisit à trois les fleurs de lis, et les plaça en champ d'azur. Beaucoup de familles françaises portaient le lis dans leurs armes, entre autres celles de Chateaubriand, de Lefèvre d'Ormesson, la ville de Lille en Flandre, et enfin, la famille de Jeanne d'Arc qui portait: — d'azur à l'épée d'argent, surmontée d'une couronne royale et accostée de deux fleurs de lis d'or, et, pour éterniser la mémoire des services de la Pucelle, Louis XI donna à ses neveux le nom *Du Lis*.

Melun possédait une abbaye de femmes nommée Notre-Dame-du-Lis; Blanche de Castille, qui l'avait

fondée, y vint mourir; plus tard, cette maison servit passagèrement de retraite à Marie Mancini, pendant quelques moments de sa vie si orageuse.

Un roi de Navarre, don Garcia VI, avait fondé l'ordre des chevaliers de *Notre-Dame-du-Lis*; cet ordre militaire s'engageait à combattre les Maures, et les chevaliers portaient, au bout d'une chaîne dont les chaînons figuraient un M gothique, un lis d'or émaillé de blanc.

Les Bourbons, en revenant en France, en 1814, instituèrent aussi un ordre du lis; mais cette décoration, prodiguée par centaines, cessa bientôt d'avoir du prix.

Le peintre Redouté avait peint un beau lis à l'odeur pénétrante; il le laissa près de son lit, et les parfums de la fleur lui donnèrent la mort.

Le lis a souvent servi de corps à des devises. On avait donné à la famille vendéenne de Charette pour emblème des lis brisés, et pour devise: *Pour eux, comme eux*. Le monument élevé par le sculpteur Thorwaldsen à la mémoire des Suisses fidèles morts au 10 août 1792, représente un lion blessé, mourant, protégeant une touffe de lis. L'ingénieur comte d'Estaing avait pris pour emblème des lis et des roses: — *Tout pour eux, tout pour elles*.

La *violette*, selon l'opinion de l'antiquité, n'était autre chose que la nymphe Io, qui, ayant répondu malhonnêtement à Apollon, fut, à la parole de ce dieu, changée en violette; c'était une assez douce punition. Selon d'autres, l'Olympe, pour déshonorer la vache Io, qui trouvait les prairies maussades, fit croire la violette, qu'elle admira — et brouta. Dans les cérémonies du paganisme, on offrait des violettes aux dieux Lares, et on en jetait sur la cendre des morts, après l'avoir déposée dans l'urne funéraire.

Pendant le moyen âge, les *chapels* de violettes étaient fort à la mode. Le peintre Giotto repré-
senta la belle Laure, la muse de Pétrarque, tenant un bouquet de violettes à la main, et les dames-napolitaines crurent devoir offrir une couronne de violettes à Charles VIII entrant en vainqueur dans leur ville. Les Toulousains, en instituant les jeux floraux, en 1323, avaient promis une violette d'or à la meilleure pièce de vers. On dit que ce fut Clémence Isaura qui à ce premier prix ajouta le souci et l'églantine. Les humbles petites violettes étaient devenues, en 1814, le signe de ralliement des bonapartistes, et après la bataille de Waterloo, à l'une des premières réunions des Tuileries, le comte d'Artois offrit aux dames des bouquets de violettes, en disant avec grâce: «*Les violettes sont comprises dans l'amnistie que mon frère vient d'accorder!*» Marie-Louise affectionnait particulièrement une espèce de violette assez grande, et d'une nuance plus pâle que les autres, et que l'on nomma *violette de Parme*.

Nulle fleur n'a été plus aimée, plus célébrée, n'a servi plus souvent aux comparaisons, aux images, aux apologues des moralistes, aux éloges des poètes. Tout charme en elle; on l'aime pour sa précocité, pour son parfum, pour sa modestie, et on a beaucoup vanté une femme quand on peut dire d'elle: C'est une violette, il faut la chercher.

Le *narcisse* est aux antipodes de la violette, car sa fleur élégante se montre tant qu'elle peut, balancée au haut d'une hampe svelte, et attirant les regards par le blanc pur de ses pétales et l'or et l'écarlat

de son calice étoilé. Fils de Céphise et de Liriope, dit la Fable, il avait été prédit à ses parents, par le sage Tirésias, que Narcisse mourrait dès qu'il se verrait. On l'éleva au fond des bois, là où ne se trouvaient ni miroir d'argent, ni bouchier d'airain, ni vase d'or dont la surface polie pût réfléchir son image; mais au fond des bois il est des fontaines; Narcisse s'y regarda, s'y contempla, en oublia le manger et le boire, alors les dieux métamorphosèrent le beau chasseur en une fleur qui aime encore le bord des eaux, et qui, malgré sa beauté, conserve un aspect mélancolique. Aussi, chez les anciens, le narcissé était-il une fleur funéraire, et ils en couronnaient la cruelle Némésis. Ovide et le poète anglais Cowley ont chanté cette jolie fleur, et la fable du beau Narcisse, amoureux de lui-même, est restée populaire.

La rose, ainsi que le lis, est citée dans l'écriture: « Je me suis élevée, dit la Sagesse éternelle, comme les palmiers de Cadès et comme les rosiers de Jéricho. » Le souverain pontife, chez les Hébreux, portait une couronne de roses dans certaines solennités, et les jeunes époux, le jour des noces, avaient la même parure.

La mythologie racontait que la rose blanche était née le jour même où Minerve sortit du cerveau de Jupiter; elle dut sa couleur purpurine, selon les uns, au sang d'Adonis blessé par un sanglier; selon d'autres, au sang de Vénus qui, en accourant au secours d'Adonis qu'elle aimait, fut blessée par des ronces. La rose était consacrée à Vénus, à l'Amour, à Bacchus, aux Muses, aux dieux Pénates. Aglaé, la plus jeune des Grâces, tenait une rose entr'ouverte à la main. La première Heure du jour versait des roses sur le passage de l'Aurore; celle-ci, à la vue du Soleil, son père, répandait sur ces fleurs des larmes de joie; aussi l'ingénieuse antiquité faisait-elle d'une rose baignée de rosée l'emblème de l'amour filial. Les œuvres des poètes grecs et latins prouvent combien la rose était chérie des anciens; ils la cultivaient avec amour, ils s'en parquaient dans toutes les solennités; les temples, les prêtres et les victimes en étaient ornés; on n'assistait aux festins que couronné de roses; la table et la salle du banquet en étaient ornées, et les graves Romains, au temps de Plin, portaient des chapeaux faits entièrement de pétales de roses. Ils assuraient, il est vrai, que le parfum des roses préservait des fumées du vin. On sait que l'indigne Héliogabale étouffa ses compagnons de table sous une pluie de pétales de roses. Les roses de Pæstum et celles de l'île de Rhodes étaient particulièrement renommées.

Le moyen âge eut aussi pour les roses un goût particulier, mais mieux éclairé; il les consacrait à Dieu comme l'emblème de la charité. Une couronne de roses devint à Salency le prix de la sagesse; un chapel de roses était souvent toute la dot d'une fille noble, surtout en Normandie. La rose figure dans tous les romans de chevalerie, et on regardait un chapel de roses comme le plus beau présent qu'un chevalier pût recevoir de sa dame. Oriane, fiancée d'Amadis des Gaules, prisonnière dans une tour, jetait à son amant une rose baignée de ses larmes.

Par une ancienne coutume, les jeunes pairs offraient des roses à tout le parlement, au mois de mai. On appelait cette cérémonie la *Baillée des roses*. On cultivait énormément de roses aux environs de Paris, et parmi les droits seigneuriaux on trouvait beaucoup

de redevances de roses. La monnaie anglaise, le noble à la rose, était très-belle et de grande valeur. Ces fleurs charmantes devinrent cependant le symbole des guerres les plus cruelles que l'Angleterre ait eues. La maison d'York portait pour emblème une rose blanche, tandis que la maison de Lancastre avait choisi une rose rouge; et, pendant vingt-cinq ans, les factions firent couler, sous ces gracieux étendards, des torrents de sang et de larmes. La rose figure dans l'emblème qui représente les trois-royaumes; elle y symbolise l'Angleterre; le chardon, l'Ecosse, et le trèfle, l'Irlande.

Marie Stuart offrit au poète Ronsard un beau rosier d'argent, qui portait cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

La belle-mère de cette reine, Catherine de Médicis, détestait les roses, et le chevalier de Guise tombait en syncope dès qu'il en voyait ou qu'il en sentait l'odeur.

L'église a consacré, surtout, les roses au Saint-Sacrement. On représente sainte Elisabeth de Hongrie et la bienheureuse Germaine Cousin tenant des roses dans un pan de leur robe; sainte Dorothee, vierge et martyre, tenant à la main trois roses; sainte Rose de Lima, couronnée de roses; la rose est considérée comme l'emblème de la charité et du mariage.

Le dimanche de *Lecture*, le souverain pontife encense et bénit une rose d'or qu'il envoie au prince ou à la princesse qui a le mieux mérité de la chrétienté.

L'Impératrice Eugénie a reçu ce pieux et noble présent. Sur un socle de marbre rouge, orné des armes du Pape et de l'Empereur, s'élevait un vase précieux qui contenait la tige de roses, boutons et fleurs; la plus grande et la plus épanouie est celle qui a reçu le baume bénit.

On connaît la jolie énigme que la rose a inspirée. — Nous sommes cinq frères, nés au printemps, deux ont de la barbe, deux n'en ont pas, le dernier n'en a que sur une joue. — Ce sont les cinq divisions du calice de la rose — les bengales exceptées — dont deux divisions sont armées de folioles vertes, deux en sont dépourvues, une n'en a que d'un côté.

L'églantine, ou rose sauvage, entrain dans les cérémonies druidiques.

L'aubépine, parure du printemps, asile des oiseaux chanteurs, était consacrée par les Athéniens à l'Hyménée; les jeunes filles portaient aux noces de leurs compagnes, des couronnes d'aubépine, et l'autel du mariage était éclairé par des torches faites du bois de cet arbuste. Les anciens consacraient aussi l'aubépine au dieu Therme, parce qu'elle marquait la division des propriétés.

La jacinthe, aux grappes rosées ou violettes, n'était, dans la mythologie, rien autre chose que le bouillant Ajax, qui fut métamorphosé par les dieux en une fleur charmante, après que, vaincu dans sa querelle pour les armes d'Achille, il se fut percé de son épée. Les Grecs croyaient voir le nom d'Ajax écrit sur les pétales de cette fleur.

La nombreuse famille des *nénuphars*, qui vogue comme une flotte sur l'eau paisible d'un étang, fut aussi l'objet d'une fable, qui disait qu'une nymphe, éprise d'Hercule, mourut de sa passion fatale et fut changée en nénuphar. Les Indiens et les Egyptiens avaient un grand respect pour cette plante; les Pha-

raons la faisaient graver sur leur monnaie, et les Grecs la consacraient à Harpocrate, le dieu du silence.

La *victoria-regina*, dont les fleurs ont un mètre cinquante centimètres de circonférence, appartient à la grande famille des népenthés. Cette admirable fleur, d'un blanc pur comme l'albâtre, fut découverte en 1803, dans un affluent de l'Amazone, par le botaniste Haencke qui, en la voyant, se jeta spontanément à genoux et adora le Créateur, le bénissant d'avoir placé dans ces solitudes une œuvre si parfaite. Cette fleur, apportée en 1847, en Angleterre, fut dédiée à la reine, dont elle porte le nom.

Le myrte était, dans l'antiquité, consacré à Vénus, et la muse Erato en portait une guirlande. Les Hébreux se servaient de rameaux de myrte unis à l'olivier et au laurier pour élever les cabanes de feuillage, qui, à la fête des Tabernacles, leur rappelaient qu'Israël, au désert, avait campé sous les tentes.

Le nom de la tulipe vient d'un mot turc signifiant turban; cette fleur qui croît dans les vallées de la Perse, fit, comme on le sait, de terribles ravages dans les cervelles hollandaises, au dix-septième siècle. Les tulipes, comme les actions commerciales d'aujourd'hui, étaient devenues l'objet d'un agiotage insensé. On cite encore la tulipe *vice-roi* pour laquelle un bourgeois d'Harlem donna :

36 sacs de blé,
72 sacs de riz,
4 bœufs gras,
12 brebis grasses,
8 porcs gras,
2 muids de vin,
4 tonneaux de bière,
2 tonnes de beurre,
100 livres de fromage et un grand vase d'argent.

Un autre tulipe a gardé le nom de : *dot à ma fille*; une once d'oignons du *semper-augustus* valait (au cours public) 2,000 florins. On montre encore, à Lille, la vaste brasserie Sainte-Marguerite qui fut le prix d'une seule tulipe. « Le fleuriste, dit La Bruyère, a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes, et, devant le *solitaire*; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il l'a quittée pour l'*orientale*; de là il va à la *veuve*, il passe au *drap-d'or*, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se loge, où il s'assied, où il oublie de diner... Cet homme raisonnable, qui a une âme, a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée, il a vu des tulipes. »

Les Anglais et les Russes ont remplacé la manie des tulipes par celle des *orchidées*, fleurs plus bizarres que belles et dont la culture difficile est le plus grand mérite.

L'*œillet des charreaux*, plante sauvage qui tapisse les rochers, est la tige primitive de nos superbes œillets, si beaux et si variés dans leurs riches nuances. Il se rattache à cette fleur un souvenir touchant : un serviteur de Marie-Antoinette lui fit passer, pendant qu'elle était à la Conciergerie, un billet roulé et caché dans le calice d'un œillet.

Les *soucis*, selon la Fable, ont pour origine les pleurs

de Vénus, et c'étaient leurs fleurs que Proserpine cueillait au pied de l'Etna, lorsqu'elle fut enlevée par le roi des Enfers. Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, avait pris pour emblème un souci tourné vers le soleil, avec ces mots : *Je ne veux suivre que lui!* Cette fleur a donné lieu à un innocent calembour du pauvre Louis XVII. Chaque matin il cueillait un bouquet pour sa mère; un jour il y mit, par distraction une branche de soucis, il l'arracha aussitôt, en s'écriant : « Maman n'en a que trop ! »

La *verveine*, dont les brillantes variétés ornent nos parterres, était la fleur de l'ancienne Gaule, celle dont se couronnaient les druidesses; c'était, aux yeux de nos ancêtres, l'emblème de la droiture et de la franchise; on en couronnait les ambassadeurs comme d'un symbole de paix, et, malgré ces belles qualités, les sorciers, et ceux qui croyaient aux sorts, la regardaient comme une herbe mystérieuse, propre aux enchantements et aux philtres, et ils l'appelaient *veine de Vénus*. Le peuple l'appelle *herbe qui guérit tout*. Les anciens se servaient de la verveine pour purifier les autels de Jupiter. La *mandragore*, que le peuple appelait le *petit homme enterré*, à cause de la forme de ses racines, qui avaient quelque lointain ressemblance avec une figure humaine, inspirait aussi une grande frayeur à ceux qui croyaient aux sortilèges et aux nécromanciens.

Le *fuchsia* et le *chrysanthème*, deux fleurs à la mode de notre temps, n'ont d'histoire ni l'une ni l'autre. La première fut découverte en Amérique, par le P. Plumier, qui la dédia à son ami, le botaniste Fuchs; c'était à la fin du règne de Louis XIV. Le chrysanthème est originaire de la Chine, c'est la fleur de prédilection des Chinois, qui ne connaissent cependant que l'espèce primitive, aux corolles brunes : la culture en a obtenu des variétés infinies qui égayent les jardins au déclin de l'année. Le *dahlia*, qui doit son nom au botaniste suédois André Dalh, fleurissait très-obscurement dans le jardin botanique de Madrid, quand, en 1801, M. Thibaut, attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte, fut frappé de la beauté de cette fleur; il en envoya des tubercules à André Thouin, l'illustre professeur, qui les cultiva avec le plus grand soin et dota notre pays de cette plante à l'aspect élégant et riche. Le dahlia est originaire du Mexique.

Le *lilas* printanier fut aussi conquis par un diplomate. Ce fut l'ambassadeur du roi des Romains Ferdinand I^{er}, Auger de Busbecque, qui le rapporta de la Perse, en 1562. Le poète Colin d'Harleville affectionnait les lilas, et Van Spaendonck, le grand peintre, reculait devant la finesse de cette charmante fleur, et n'osait pas essayer de la reproduire.

Les *Rhododendrons* rappellent le souvenir des Alpes Pennines où on les trouve à des hauteurs prodigieuses et sous une latitude dont les rigueurs égalent celles de la Sibirie. Ils rappellent aussi le souvenir des hardis naturalistes qui les y découvrirent.

Le *camellia* est dû, ainsi que beaucoup d'autres fleurs, aux missionnaires, qui avaient, en général, autant de goût et de science que de zèle et de courage. Ce fut le Père Camelli, jésuite, qui, charmé de la beauté de cette fleur, que l'on appelle aussi *rose de la Chine* ou du Japon, l'envoya en Europe en 1739. Cette plante, qui croît naturellement en Chine et au Japon, y sert aux usages domestiques, car on en tire une huile comestible. Les jardiniers

ont trouvé moyen d'obtenir quinze cents variétés du camellia.

La *pâquerette* blanche est aussi ancienne que nos forêts de la Gaule; elle était chère à nos aïeux, qui souvent la choisissaient pour emblème. La reine Marguerite, femme de Louis IX, portait sur son cachet une marguerite avec ces mots : *La reine de la terre est la servante de la reine du Ciel*. La grande marguerite, si commune aujourd'hui dans nos jardins, ne fut apportée de la Chine en France qu'en 1772. Emmanuel de Savoie fit offrir à sa fiancée, Marguerite de France, fille de François I^{er}, une corbeille de marguerites avec ces vers :

Toutes les fleurs ont leur mérite,
Mais quand mille fleurs à la fois
Se présenteraient à mon choix,
Je choisirais la Marguerite.

Le *pavot*, qui, en dépit de ses belles couleurs nuancées du blanc au noir et du rose au pourpre, sera toujours une fleur triste, est une des plantes les plus célèbres de l'ancien monde. Elle croît d'elle-même en Grèce, en Syrie, en Egypte. Les Romains confisaient au miel sa graine torréfiée, habitude qui se conserve en Italie. Mais c'est surtout l'usage antique et général de l'opium qui a donné de l'importance au pavot. L'opium de Thèbes était plus particulièrement en vogue, d'où le nom d'*extraît thébaïque*, que cette substance porta longtemps. Aujourd'hui on tire ce poison des champs de pavots qui émaillent l'Orient, l'Inde, la Perse et la Turquie d'Asie; c'est là qu'on recueille, par des incisions faites aux capsules ju-teuses de la plante, ce suc enivrant et stupéfiant qui s'en va abrutir des nations entières. Les anciens consacraient le pavot à Morphée; c'était avec cette plante que le dieu touchait ceux qu'il voulait endormir. Il était également consacré à Cérès, soit parce qu'il pousse parmi les blés, soit parce que Jupiter en fit

manger à la déesse pour lui procurer le sommeil et lui faire oublier sa fille.

L'*anémone*, selon la Fable, était née du mélange du sang d'Adonis et des larmes de Vénus. Brillante, belle par ses couleurs variées, mais fanée du matin au soir, l'anémone est l'emblème de la fragilité; elle est aussi dangereuse que belle, car elle est au nombre des poisons âcres qui exercent leur maligne influence sur les tissus et stupéfient le système nerveux.

La *pensée*, que l'on a tant perfectionnée depuis quelques années, est une plante de notre pays; la grande espèce est venue de la Sibérie. On a fait de cette fleur l'emblème de la Sainte-Trinité, à cause de ses trois couleurs et de sa forme en triangle.

L'*azalea*, dont l'odeur rappelle celle du chèvrefeuille, croissait en abondance aux environs de Trébisonde, et servait d'aliment aux abeilles, dont les nombreux essaims étaient cachés dans le creux des arbres aux environs de cette ville. Xénophon rapporte que les soldats grecs, pendant la retraite des *Dix mille*, mangèrent de ce miel et en contractèrent de violentes maladies, des vertiges, des vapeurs dues au poison contenu dans le calice de l'azalée.

On pourrait étendre ces notes, car nous n'avons parlé que des fleurs les plus anciennement connues ou les plus communes parmi nous. L'histoire de la découverte des fleurs par les voyageurs et les botanistes, serait longue; l'histoire de la vertu et des propriétés des végétaux aurait plus d'étendue encore : dans toutes deux on trouverait à admirer l'intelligence de l'homme et la bonté du Créateur; nous nous sommes bornés à attacher quelques souvenirs aux fleurs qui croissent autour de nous, afin que la mémoire et l'intelligence en soient occupées, en même temps qu'elles charment les yeux et qu'elles portent le cœur vers celui qui

Donne aux fleurs leur aimable peinture.

X. X. X.

LE VIEUX MARIN

Presque un siècle entier sans courber ma tête
A passé sur moi, vrai lion marin.
Il faudrait pourtant prendre sa retraite,
Et chercher à terre un abri serein.

Quand on a lassé, rude capitaine,
Les vents et les flots, la glace et le feu,
Aux biens que promet la terre lointaine
N'a-t-on pas le droit de songer un peu?

Heureux le vieillard qu'enfin Dieu délivre
De ton joug si dur, métier oppresseur!

Au pays natal, que ne puis-je vivre,
D'une vigne ou deux oisif possesseur!

Loin, bien loin de toi, bourrasque éternelle,
Loin de cette arène aux maux sans pareils,
Quand serai-je assis sous une tonnelle,
Savourant en paix mes derniers soleils?

Il eut ces loisirs que l'âge conseille,
Il eut sa cabane et son vert enclos,
Et d'anciens amis causant sous la treille :
— Ah! je meurs, dit-il, rendez-moi les flots!

J. AUTRAN.

Énigme Historique

Quatre Français portèrent le même nom : le premier fut un peintre couvert de gloire; le second, un poète ardent et malheureux; le troisième occupa un rang élevé dans l'État; le quatrième fut aussi un poète, et donna au théâtre une touchante tragédie. — Qui sont-ils ?

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de novembre commence par une série de très-beaux morceaux religieux pour orgue ou harmonium, puis pour piano et chant.

La musique d'église, que les professeurs négligent presque tous, au bénéfice de fades compositions, dont le moindre défaut est de corrompre le goût, devrait toujours être la base de toute étude musicale.

Nous donnons aussi des morceaux à quatre mains, très-remarquables, de Weber, Thalberg, Rosellen, Leduc, Louis et Hunten.

Les *Sept paroles* de N. S. J. C., ce chef-d'œuvre de Haydn, figurent également dans le catalogue de ce mois.

Chant des Cieux, nocturne de Barringer et *Alceste* de Gluck, fantaisie de Jules Yung, sont deux nouvelles publications de moyenne force, d'un style élégant, qui méritent une mention particulière.

Un autre morceau, très-facile, intitulé *la Soirée dansante*, par Blancheteau, vient également de paraître. Il se compose d'une polka et d'une polka-mazurka d'un genre tout à fait gracieux.

Un grand choix de danses, des plus variés, et les principaux morceaux de l'opéra buffa italien, *Il Matrimonio per raggio*, du célèbre Cimarosa, complètent notre catalogue de novembre.

M. L.

SPONTINI

Gaspardo-Luigi-Pacífico Spontini naquit en 1779 à Majolati, dans les États Romains. Ses parents le destinaient au sacerdoce, mais les dispositions naturelles de l'enfant ne semblaient pas devoir l'appeler à la vie ecclésiastique; aussi, malgré les exhortations de son oncle, doyen de la paroisse de Jesi, digne prêtre auquel on avait confié le soin de son éducation, il ne fut pas possible de vaincre son éloignement pour les études cléricales. Une chose très-singulière, c'est que le célèbre carillon de l'église de Santa-Maria-del-Pianto décida de sa vocation. En effet, cet orchestre d'airain développa en lui le goût excessif de la musique, et sa famille, reconnaissant enfin les aptitudes de l'enfant, lui firent octroyer le *baytème musical* par les plus éminents professeurs. Ce fut une heureuse détermination, car ce petit Gaspardo Spontini, dont on avait mis longtemps l'intelligence en doute, devint un des plus grands compositeurs du dix-neuvième siècle. Il représenta dans l'histoire de la musique dramatique, la transition entre Gluck et Rossini, et créa les deux plus magnifiques chefs-d'œuvre dont l'art se soit enrichi, *la Vestale* et *Fernand Cortez*.

Après avoir reçu des leçons de différents maîtres célèbres, Gaspardo entra au conservatoire della *Pieta* à Naples, où il compléta son éducation musicale sous la direction de Salla, Trita et Salino. L'élève composait déjà des cantates, des oratorios, voire même des fragments de musique de théâtre que Paesliello et Cimarosa jugèrent dignes d'être intercalés dans quelques-unes de leurs partitions. Un directeur du théâtre de Naples proposa au jeune virtuose de désertir le conservatoire et de partir avec lui, promettant de lui confier un libretto. Spontini avait alors dix-sept ans; on juge bien qu'il ne se fit pas prier pour consentir à cette escapade. L'*impresario* procura au jeune pensionnaire un passe-port à l'aide duquel il s'échappa de Naples. Arrivé à Rome, il trouva des confrères jaloux qui le menacèrent de le faire

reconduire au conservatoire; mais le gouverneur le prit sous sa protection, et grâce à cet appui, Spontini sut, en six semaines, composer et mettre en scène son premier ouvrage, *I puntigli delle Donne*, opéra buffa joué à Rome en 1796, avec un succès d'enthousiasme. L'adolescent fut fêté à la façon romaine, c'est-à-dire porté en triomphe, après la représentation, avec accompagnement de torches allumées, sans oublier la pluie traditionnelle de fleurs et de sonnets. Le souvenir de ces premières caresses de la gloire fut ce qui se conserva de plus cher et de plus charmant dans l'esprit du maestro.

Amnistié de sa fuite par son succès, Spontini retourna à Naples où Piccini lui fit composer sous sa direction un autre opéra buffa, *l'Eorismo ridicolo*. Cimarosa le prit également en amitié, et se plut à diriger ses premiers essais avec une bonté toute paternelle. A Venise, à Milan, à Florence, il ne fut bientôt plus question que des ouvrages du jeune compositeur. *Gli amanti in cimento*, *l'Amor segreto*, *Adelina Sene-e*, *la Finta filosofa*, *la Fugua in Maschera*, *il Geloso* et *l'Audace*, *la Principessa d'Amalfi*, et bon nombre d'autres ouvrages qui tous obtinrent des succès, occupèrent Spontini jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Arrivé à Paris en 1803, il écrivit quatre opéras bouffes dans ce genre italien que Rossini devait un jour agrandir et illustrer. L'impératrice Joséphine, qui aimait les arts, protégea chaudement le jeune artiste. Ce fut à cette époque, en cherchant sa véritable voie, que Gaspardo entendit pour la première fois les trois beaux opéras de Gluck : *l'Iphigénie en Tauride*, *l'Iphigénie en Aulide*, et *l'Alceste*. A dater de ce jour, un nouveau monde s'ouvrit à ses yeux. Il prit en aversion les fioritures italiennes, et abandonna le genre bouffé dans lequel il avait jusqu'alors si bien réussi. M. de Jouy lui présenta le poème de *la Vestale*, auquel les compositeurs en vogue, Méhul, Boieldieu et Cherubini avaient refusé leur concours. Spontini s'en saisit avec ardeur, et se mit immédiatement à l'œuvre. Mais la partition terminée, d'incroyables difficultés surgirent;

la musique comme le libretto furent déclarés absurdes; l'Académie impériale de Musique condamna l'extravagance du style et la hardiesse des innovations harmoniques. L'impératrice Joséphine vint en aide au pauvre auteur découragé, et fit représenter l'ouvrage aux Tuileries en février 1807, devant l'Empereur, qui le trouva magnifique. On devine qu'après un tel arrêt, il fallut bien remettre *la Vestale* à l'étude. Enfin arriva le jour suprême de la représentation; le succès fut immense. En peu d'années, *la Vestale* eut, à Paris seulement, trois cents représentations. Traduite en italien, elle remplit pendant trois ans la caisse de San-Carlo à Naples; à Berlin, elle fit proclamer le compositeur, le digne successeur de Gluck; enfin elle valut à Spontini le grand prix décennal institué par Napoléon, et disputé par Cherubini, Méhul, Grétry, Berton, etc., etc.

On exécuta au Conservatoire divers fragments de *la Vestale*; il se trouva que cette musique n'avait pas vieilli d'un jour; en 1845 l'enthousiasme fut aussi vif et l'effet aussi irrésistible qu'en 1807. — Lisons M. Berlioz, le juge le plus compétent et le plus juste de notre époque :

« L'exécution des fragments de *la Vestale* a obtenu
 » un succès immense, inouï, sans exemple, succès
 » qui a troublé les exécutants et le public à un tel
 » point, qu'on s'est trouvé pendant une demi-heure
 » dans l'impossibilité de continuer le concert. Spontini, caché au fond d'une loge, observait philosophiquement cette tempête d'enthousiasme, quand
 » le parterre l'ayant aperçu, s'est levé en masse en
 » se tournant vers lui, et la salle d'éclater de nouveau en cris de reconnaissance et d'admiration;
 » clameur sublime dont les âmes émues saluent le
 » vrai génie, et sa plus noble récompense. »

En mai 1846, on entendit cette même musique avec le même enthousiasme, et les écrivains en firent unanimement les plus chaleureux et les plus justes éloges.

Le sujet de *Fernand Cortez*, représenté en 1809, fut donné à Spontini par l'Empereur, au moment de l'entreprise de la conquête d'Espagne. Esmeñard et M. de Jouy furent les auteurs du libretto. Le maestro apporta dans cet ouvrage toute sa science harmonique et toute l'énergie de sa nature fougueuse, aussi en fit-il un chef-d'œuvre; rien ne pouvait mieux peindre la lutte de deux grands peuples, rien jusqu'alors n'avait pu se comparer à l'admirable trio des prisonniers espagnols dans lequel brille à un si haut degré l'exaltation du patriotisme et de la foi; partout dans cette partition se retrouve ce même style large, élevé, soutenu, qui exige tant d'intelligence et de talent de la part des exécutants. Si les reprises de *Fernand Cortez* n'ont pas obtenu tout le succès qu'on en devait attendre, c'est qu'il a été impossible de rencontrer des interprètes à la hauteur des rôles qu'ils avaient à remplir. Après la chute de

l'empire, Spontini composa deux pièces de circonstances, *Pelage* et les *Dieux rivaux*. Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'honneur et son compositeur dramatique ordinaire, avec des lettres de naturalisation et une pension de deux mille francs. Spontini voulut essayer d'un sujet emprunté à la Grèce antique. Sur un poème de Briffaut tiré d'une tragédie de Voltaire, il écrivit *Olympie*, la troisième de ses grandes partitions. Pour la première fois, le succès brillant auquel il était accoutumé lui fit défaut. On a attribué la froideur du public au libretto qui se termine par une catastrophe épouvantable, conclusion que la foule n'aime pas dans les opéras; quoi qu'il en soit, *Olympie* est conçue dans le style grandiose et monumental de *la Vestale* et de *Cortez*. Plusieurs critiques allemands la considèrent comme supérieure à ces deux grandes partitions; l'ouverture, qui est admirable, faisait les délices de Weber qui, après l'avoir fait exécuter à Dresde, n'a pu s'empêcher d'en reproduire quelques fragments dans son opéra d'*Euryanthe*.

Blessé de l'insuccès d'*Olympie*, Spontini se décida à accepter les propositions que lui faisait le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, grand admirateur de son talent. En 1820, il partit pour Berlin avec le titre de directeur général de l'opéra et de la musique royale. Ce fut pendant son séjour, qui dura près de vingt ans, que Spontini composa *Nurmahal*, *Alcindor* et *Agnès de Hohenstaufen*. Ce dernier ouvrage fit une immense sensation. Le génie du maestro s'inspirant, pour la première fois, du moyen âge, y apparait, dit-on, dans toute sa grâce, sa force et sa majesté. Spontini a toujours considéré cette partition comme son œuvre capitale, les Allemands l'admirent universellement; il serait donc fort à désirer qu'elle pût être appréciée en France où nous ne la connaissons que de nom. Après la mort de Paër, l'Institut français fit offrir à Spontini le fauteuil vacant. Le roi de Prusse accorda au maestro la permission de voyager et même de se fixer en France, tout en lui conservant ses titres et son traitement. C'était une bonne fortune dont le compositeur profita. Il se rendit d'abord en Italie, visita Jesi, où s'était écoulée son enfance; Majolati, lieu de sa naissance, et consacra une partie de ses biens à fonder dans ces deux localités des établissements de bienfaisance. Pour récompenser ce digne emploi d'une fortune noblement acquise, autant que pour honorer les services rendus par Spontini dans l'organisation des églises musicales de Rome, le pape Grégoire XVI le nomma *comte de Sant-Andrea*, faveur inusitée qui remplit de joie le cœur du vieux maestro. Spontini revint à Paris en 1843, et se fixa dans la famille de M. Érard, dont il avait épousé la fille; il n'eut point d'enfants, mais son nom n'a pas besoin d'être perpétué par sa descendance; il est à jamais inscrit dans les fastes de l'art.

MARIE LASSAVER.



Economie Domestique

Bouillon de perdrix.

On fait légèrement colorer à la broche deux perdrix, puis on les met dans une petite marmite avec un jarret de veau, dont la crosse aura été retirée, et un litre et demi d'eau. On ajoute des racines, un peu de sel, un clou de girofle, et lorsque ce bouillon a mijoté pendant quatre heures, on le dégraisse avec soin et on le passe au tamis de soie. Ce bouillon est très-restaurant.

(Dictionnaire de la vie pratique.)

Taches d'huile.

Un moyen très-efficace d'enlever les taches d'huile ou de graisse, sur les étoffes de soie les plus délicates, c'est d'employer une poudre fournie par une pierre connue sous le nom de *pierre Sarinel*. Il suffit d'étendre sur la tache une couche légère de cette poudre et de l'y laisser vingt-quatre heures. Alors on n'a qu'à broser l'étoffe, et la tache a disparu; s'il en reste quelque trace, une seconde application de poudre la fera disparaître.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE XI. — 1, Dessin de Fançon (moitié) — 2, N. D. — 3 et 4, Parure élégante — 5, Mouchoir assorti à la parure, avec écusson et S. O. — 6, N. D. — 7, M. W. — 8, L. A., dans un écusson — 9, E. L. — 10, Dessin de nappe d'autel — 11, E. D. — 12, E. D. — 13, Mouchoir avec écusson et A. V. enlacs — 14, A. M. — 15, L. B. — 16, 17 et 18, Parure parisienne — 19, Entre-deux — 20, Bande en application (moitié) — 21, Taie d'oreiller pour enfant (moitié) — 22, 23 et 24, Petites garnitures.

COTÉ DES PATRONS.

25 à 28, Vide-poche — 29 et 30, Pèlerine de jeune fille — 31, Cravate — 32 à 34, Chemise de femme — 35 à 39, Chausson d'enfant — 40 à 47, Chemise Garibaldi — 48 à 55, Casaque de poupée — 56 à 60, Tablier de poupée — 61 et 62, Porte-jeu — 63 et 64, Pelote au crochet — 65 à 67, Col, crochet et mousseline — 68, Motif pour objet religieux — 69 et 70, Petits médaillons.

Jeanne à ses amies.

Savez-vous, chères amies, quelle est, de toutes les fêtes de l'année, celle qui me semble impressionner davantage et porter le plus au recueillement et à la prière?

Noël ou Pâques, direz-vous.

Eh bien, non! Noël et sa crèche, et ses beaux arbres tout chargés de présents, est éminemment la fête des enfants et du foyer, celle des joies naïves et des réunions de famille. Qu'il est bon, quand à travers la neige, on est allé sahier, par de joyeux cantiques, la naissance du petit Jésus, de rentrer à la maison, et de retrouver réunis, autour de la bûche traditionnelle, parents et amis!

Pâques est la solennité du printemps, la fête de la jeunesse; elle inaugure les beaux jours, ouvrant un champ vaste à tous les rêves, à toutes les espérances. Pendant que l'encens monte, des bouffées d'air tiède entrent dans l'église, et aux *alleluia* viennent se mêler le gazouillement des oiseaux. Avec quelle impatience on attend cette grande fête que doit suivre une série de jours de vacances!

Mais, à Pâques comme à Noël, bien des préoccupations mondaines, ou des rêves profanes, viennent se mêler à nos prières.

Tout autre est le caractère de cette solennité qui, le matin, s'appelle *la Toussaint*, et le soir, *les Morts*.

Aux jours d'automne si doucement splendides ont succédé des jours brumeux. Pour venir jusqu'à nous, le soleil déchire des voiles de vapeurs; les matinées sont froides, les soirées tristes; plus de feuilles aux arbres, et, dans les parterres, quelques fleurs pâles, toutes frissonnantes sous les premières gelées. Dans les cœurs, une tristesse vague, des regrets en pensant aux beaux jours des vacances, des défaillances en envisageant les longs mois de travail; tel est le moment choisi pour nous remettre en mémoire la vie de ceux qui nous ont précédés, marchant droit devant le Seigneur.

C'est à la fois un encouragement et une leçon que nous donne cette fête de la Toussaint; c'est un but qu'elle propose à nos efforts en même temps qu'elle nous enseigne les moyens de l'atteindre; elle nous dit :

« D'autres ont travaillé, travaille à ton tour; tous ont lutté, il faut que tu luttas aussi. »

Sommes-nous donc si malheureuses d'ailleurs? Confortablement installées dans notre petite salle d'études, entourées de nos souvenirs d'été, en société d'un travail intéressant, d'un bon livre ou d'une amie, ne pouvons-nous, avec tranquillité, voir passer l'hiver? A l'abri de ses intempéries, rassurées sur le sort de ceux que nous aimons, nous trouvons un certain charme à voir tomber la neige, à entendre souffler la bise.

Moins heureuses que vous, des enfants de votre âge, penchées sur des métiers, à l'heure où nous caissons, regardant peut-être avec un serrement de cœur le ciel qui s'obscurcit, et croient, dans chaque rafale, entendre un cri d'alarme.

Pauvres petites filles de pêcheurs, elles ont vu, ce matin, partir leur père, et quand ce soir elles reviendront au logis, une veuve leur dira peut-être : « Enfants, il n'est pas rentré ! »

Vous souriez, je crois, mes belles moqueuses, en m'entendant invoquer ce souvenir de Dieppe, et vous avez grand-peur de me voir, une fois de plus, recourir, en passant, au style descriptif dont je vous ai, le mois dernier, donné un si large échantillon.

Rassurez-vous, je n'en abuserai pas cette fois. Mais, puisque les petites filles de l'ouvrage de la Providence me sont revenues en mémoire, je ne laisserai point échapper cette occasion de vous faire connaître une belle œuvre, celle des *Sœurs de la Providence de Dieppe*, une maison éminemment utile, l'*École d'apprentissage* ouverte tous les jours à quatre cents jeunes filles qui y trouvent gratuitement les éléments d'une instruction primaire et professionnelle, les unes en apprenant à faire de la dentelle, les autres en s'adonnant aux travaux de couture.

Avez-vous jamais fait attention à ces dentelles que vous recevez avec tant de plaisir le 1^{er} janvier? Bien plus préoccupées de vous en parer tout de suite que de les analyser, c'est à peine si vous avez donné un regard à l'élégance du dessin, à la finesse du réseau.

Et pourtant cette dentelle, ce n'est point une machine qui l'a produite, mais bien de petits doigts comme les vôtres, très-actifs seulement, et déjà fort habiles. C'est plaisir de voir manœuvrer ces mains d'enfants si adroites, si agiles, prenant, quittant, reprenant tour à tour un nombre incroyable de bobines qui se heurtent, se choquent sans se brouiller jamais, produisant ce petit bruit sec et irrégulier dont on ne peut se faire une idée avant de l'avoir entendu.

C'est à peine si deux ou trois têtes se lèvent quand des pas étrangers retentissent dans l'escalier, et que des visiteurs font invasion dans la ruche. C'est que toutes les enfants sont à leurs pièces, et que ce travail, dont la somme varie selon leur assiduité, est rétribué assez largement pour qu'à la fin du mois, chaque ouvrière puisse porter à sa famille un assez joli gain.

Aussi, comme tous ces doigts s'arrêtent soudain, et quelle expression se peint dans les yeux quand une religieuse, sur la demande des visiteurs, coupe sur les métiers quelques mètres de dentelle!

Ah! vrai, rien que pour illuminer un instant ces petits visages fatigués, vous devriez, mes amies, vous donner un jour la joie d'écrire aux sœurs de la rue Lemoine, à Dieppe, pour leur demander, soit une pièce de petite valenciennne qui vous servira à garnir vos

bonnets de nuit et vos pantalons, soit quelques mètres d'un *entre-deux* avec lequel vous ferez, pour vos soirées de cet hiver, un joli fichu. Les dessins sont charmants, les prix modestes; vous recevrez un travail fait et revu avec grand soin, et vous goûterez, de plus, la satisfaction bien douce d'avoir donné un peu de bonheur à de pauvres enfants dont la vie est rude autant que la vôtre est facile.

Les moins intéressantes ne sont pas, à coup sûr, celles qui confectionnent les filets de pêche. La salle qui leur est affectée, offre un aspect curieux : de distance en distance sont plantés des poteaux garnis de crochets auxquels on attache les filets. Autour de ces gros mâts, cinq ou six enfants travaillent, les unes assises, les autres debout, — les plus vaillantes — maniant avec adresse la navette qui fait, avec une rapidité merveilleuse, succéder une maille à une autre maille.

Dans cette salle se fabriquent tous les filets des bateaux pêcheurs. C'est là qu'ils reviennent après avoir essayé quelque avarie; là qu'on les raccommode et les entretient; c'est un des privilèges de la maison.

De filet à poisson il y a moins d'un pas, n'est-il pas vrai? Or, de quoi pourrai-je, en ma qualité de chroniqueuse parisienne, vous parler maintenant, si je laisse dans l'ombre, d'où la science les a si bien tirés, ces poissons de mer et d'eau douce auxquels la société d'acclimatation vient d'ouvrir les *bacs* ou cases de son *aquarium*?

Il vous est arrivé, par un beau jour de mai, de vous approcher, sur la pointe du pied, retenant votre haleine, d'un buisson où se construisait un nid. Quelquefois aussi, sous l'angle d'un toit ou dans celui de votre croisée, vous avez vu l'araignée tendre, avec patience et symétrie, les fils de sa toile; mais vous est-il jamais venu à l'esprit qu'on pourrait non moins facilement étudier les mœurs des poissons, assister à l'érection de leurs nids, car eux aussi en construisent, observer les soins qu'ils prodiguent à leur progéniture, surprendre enfin les secrets de leur vie si bien cachée jusqu'alors au plus profond des eaux?

C'est cependant ce que vous pourriez faire désormais, en vous rendant à l'*aquarium* du jardin d'acclimatation.

Là, dans quatorze compartiments de forme cubique, recevant la lumière d'en haut, garnis à l'intérieur de fragments de roches qui leur donnent l'aspect de petites cavernes, et dans lesquels un appareil ingénieux entretient un courant continu d'eau douce ou d'eau salée, les créateurs de la *pisciculture* ont offert l'hospitalité à des espèces variées de poissons, de crustacés, de mollusques, sans parler des plantes marines qui tapissent les parois des *bacs*.

Et la vie de ces plantes n'est pas la moins curieuse à étudier. Rien de merveilleux comme ces fleurs de mer, anémones ou œillets, qui respirent et vivent comme des animaux véritables, et dont on voit la corolle s'entr'ouvrir à l'approche de la nourriture qui leur est destinée.

Il n'est pas jusqu'aux obscurs colimaçons dont on ne puisse, grâce à la paroi de cristal qui permet de sonder tous ces mystères, reconnaître l'utilité. Si jamais il vous prenait fantaisie, d'avoir un *aquarium*, n'oubliez pas surtout d'en ouvrir la porte à quelques-uns de ces colimaçons qui remplissent l'emploi si utile et trop méprisé de balayeur public. C'est comme

j'ai l'honneur de vous le dire, et pas un autre ne se chargera de ces obscures fonctions.

N'oubliez pas, non plus, ces mousses fines et veloutées que vous auriez, et moi comme vous, rangées dans les plantes d'ornement, et qui, par une opération mystérieuse, purifient l'air contenu en suspension dans l'eau.

Que d'autres merveilles nous révélera peu à peu l'étude de l'aquarium et de ses habitants!

La gent des *rapides muets* gagnera-t-elle, en revanche, quelque chose à notre contact, et verrons-nous bientôt vanter les exploits des poissons savants?

Pauvres poissons, ils doivent se trouver bien dépayés et bien à l'étroit dans ces cases exigües, eux à qui le bon Dieu avait donné le lit des fleuves et l'étendue des mers! Le prisonnier, dans son impuissance, ronge les barreaux de sa prison, l'oiseau en cage appelle à lui ses frères libres par un chant plaintif; mais le poisson, que fera-t-il? Ce que fit, hélas! sous mes yeux, un pauvre petit *quinze-épines* au corps effilé comme un dard, que Dieu avait créé vif et rapide, mais qui, manquant d'air et d'espace, au lieu de se tenir dans l'eau, comme ses semblables, s'était couché sur le sable, pour exhaler, dans un soupir suprême, son innocente vie.

C'est bien triste, et je m'en voudrais de vous laisser sous cette impression pénible, ce qui arriverait infailliblement si ma provision de nouvelles était épuisée. Heureusement que pour vous, et surtout pour celles qui, jusqu'ici, n'ont pu, sans appréhension, jouir des charmes d'une promenade nautique, le bateau *insubmersible* me revient fort à propos en mémoire. Grâce au nouveau bateau de M. Moué, toute crainte doit s'évanouir avec toute possibilité d'accident: il peut chavirer et, pour un instant, plonger dans les ondes tout son équipage; mais aussitôt, exécutant avec autant de grâce que de rapidité un mouvement de rotation, il ramène sur l'eau ramenus et passagers, un peu mouillés, il est vrai, mais ayant effectué un voyage à la façon d'un poisson de mer ou d'eau douce, ce qui est quelque peu flatteur pour de simples mortels.

COTÉ DES BRODERIES

- 1, FANCHON, à broder au feston sur mousseline ou sur tulle, ou bien en application de nansouk sur tulle d'Alençon.
- 2, N. D., anglaise, plumetis.
- 3 et 4, PARURE élégante à broder au plumetis ou au feston fin sur mousseline. On peut aussi faire les pois au point de poste et mettre la mousseline double sous le col, et simple sous la garniture.
- 5, MOUCHOIR assorti à la parure précédente, avec écusson et S. O.
- 6, N. D., grande anglaise, plumetis.
- 7, M. W., enlacés, anglaise, plumetis.
- 8, L. A., dans un écusson, anglaise, plumetis et point de sable.
- 9, E. L., romaine, plumetis et point de sable.
- 10, DESSIN DE NAPPE D'AUTEL, feston et plumetis.
- 11, E. D., anglaise, plumetis.
- 12, E. D., anglaise ornée, plumetis.
- 13, MOUCHOIR avec écusson et A. V., enlacés; fantaisie, plumetis et point de sable.
- 14, A. M., anglaise ornée, plumetis.

15, L. B., gothique, plumetis.

16, 17 et 18, PETIT COL PARISIEN brodé sur toile ou sur nansouk double. Le numéro 16 est l'endroit et se porte droit comme les cols d'homme; le numéro 17 est l'envers, mais les coins rabattant sur le numéro 16; 18, manchette assortie.

19, ENTRE-DEUX, plumetis ou broderie à la minute.

20, BARBE en application de nansouk sur tulle d'Alençon, ou bien au feston sur mousseline ou sur tulle. Le dessin ne donne que la moitié de la barbe.

21, TAIE D'OREILLER pour enfant (moitié), feston.

22, 23 et 24, PETITES GARNITURES, plumetis ou broderie à la minute.

COTÉ DES PATRONS

25 à 28, VIDE-POCHE. Ce vide-poches se compose de trois parties qu'on réunit entre elles à l'aide des lettres de repère :

25, Devant (moitié).

26, Dos (moitié).

27, Fond (moitié).

28, Croquis du vide-poches.

Le devant et le dos doivent être brodés, soit au passé, soit au point de chaînette, en cordonnet ou en chenille, sur taffetas, velours, canevas ou reps. Nous avons vu chez madame Legras ce vide-poches exécuté sur un fond de reps coté, qui avait toute l'apparence d'un fond de tapisserie. Le fond était gris, les fleurettes lilas, les feuilles vert nuancé. Les dents du bord étaient en velours noir, avec de petits losanges brodés au passé, de toutes nuances et simulant des émaux. Une soutache et un agrément de passementerie relevaient le velours en bas et en haut.

Chaque partie du vide-poches doit être, bien entendu, taillée en carton, puis recouverte d'un côté par la broderie, de l'autre par un taffetas ou une percaline.

29 et 30, PELERINE DE JEUNE FILLE. Ce petit modèle est très-gracieux. On peut le tailler en tulle, en mousseline ou en tulle. On peut aussi faire cette pèlerine en étoffe pareille à la robe, ce qui est très-commode avec un corsage décolleté qu'on peut aussi rendre montant à volonté. On garnit alors la pèlerine d'une frange ou d'une ruche à la vieille, ou de petits volants.

31, CRAVATE (moitié). Cette cravate se brode sur mousseline, batiste ou taffetas. La petite cravate blanche en batiste est très à la mode. Les deux parties qu'on remarque en haut et en bas de la broderie, doivent être repliées sous cette broderie. On peut ajouter, au bord, une petite valenciennienne.

32 à 34, CHEMISE DE FEMME.

32, Corps de la chemise.

33, Manche.

34, Croquis.

Ainsi que l'indique le croquis, les devants de la chemise sont plissés : douze petits plis de chaque côté, retenus seulement dans le haut par un petit poignet piqué, large d'un centimètre.

35 à 39, CHAUSSEON D'ENFANT.

35, Quartier.

36, Semelle.

37, Dessus.

38, Dessin à broder sur canevas.

39, Croquis.

Le dessus et le quartier doivent être dessinés sur canevas, puis brodés, doublés de flanelle, et bordés d'un petit ruban de taffetas. La semelle doit être en peau blanche, doublée de flanelle et bordée comme les parties précédentes.

La monture n'offre aucune difficulté. On réunit d'abord, par un surjet fait à l'envers, la semelle à la partie du dessus marquée des lettres B. C. D. La ligne C. forme le bout de pied. On réunit ensuite, également par un surjet, la semelle à la partie du quartier marquée des lettres E. F.

Les deux côtés du quartier, à l'endroit des lettres E. F., doivent croiser un peu sur le dessus, à l'endroit des lettres B. D. qu'ils recouvrent.

On ajoute ensuite deux brides aux deux angles du quartier; on passe dans ces brides les deux bouts d'un ruban dont le milieu est, à l'aide de quelques points, fixé sur le dessus, à l'endroit marqué d'une croix.

Ce ruban sert à rapprocher les deux côtés du quartier et à fermer ainsi le chausson.

Quant au dessin indiqué au numéro 38, rien de plus simple. On commence à la lettre A. par un point (de gauche à droite) qu'on fait simple, sans le recouvrir; on pique ensuite son aiguille sous ce premier point, et on prend deux points à la fois. Piquant encore son aiguille au même endroit, mais au troisième rang, on prend trois points. Après quoi, on pique son aiguille à droite du point fait tout à l'heure (dans le bas), on ne prend que deux points. Puis on finit comme on avait commencé, en ne prenant plus qu'un point toujours en biais. Et le carré se trouve parfait.

A côté de ce premier carré, on en fait un autre, en ayant soin seulement de contrarier la direction des points, qu'on fait de droite à gauche, et non plus de gauche à droite.

Ce dessin peut se faire tout en laine blanche, ou bien, en alternant des carrés bleus et blancs.

40 à 47, CHEMISE GARIBALDI pour femme ou jeune fille.

40, Devant.

41, Dos (moitié).

42, Manche (moitié).

43, Poignet de la manche.

44, Revers de la manche.

45, Col (moitié).

46, Épaulette.

47, Croquis.

Le devant et le dos doivent être froncés à l'endroit des lettres A. B. et montés sur l'épaulette.

La manche a deux plis à la saignée du bras.

Cette chemise, qui se monte sur une ceinture, se fait en flanelle ou en mérinos blanc, rouge, bleu ou pensée.

Cette dernière couleur est la plus distinguée. On recouvre de soutache noire les motifs indiqués sur la planche et l'on ajoute des boutons de mérinos sur lesquels on brode une petite étoile en soutache.

48 à 55, CASAQUE DE POUPEE.

48, Devant.

49, Dos.

50, Côté.

51, Manche.

52, Revers de la manche.

53, Col.

54, Croquis de la casaque vue de dos.

55, Croquis de la casaque vue de devant et de côté.

Comme l'indique ce croquis, on ajoute, sur le côté, une patte garnie de boutons.

Cette gentille casaque, de madame Herbillon, se fait en drap ou en velours, et se borde à cheval d'un velours, d'un ruban ou d'un lacet.

56 à 60, TABLIER DE POUPEE.

56, Corps du tablier (moitié).

57, Épaulette (moitié).

58, Ceinture.

59, Poignet du haut du tablier.

60, Croquis du tablier.

L'épaulette, posée de biais de chaque côté du devant, continue autour de l'entournure, formant ainsi jockey.

Ce tablier se fait en nansouk; dans le bas, un ourlet surmonté de trois petits plis. La poche et l'épaulette sont terminées par un feston surmonté d'un petit point à jour. On applique ces deux parties sur le tablier à l'aide d'une piqure.

La ceinture doit être simplement ourlée. Le poignet du haut est garni de deux rangs de piqures.

61 et 62, PORTE-JEU.

Cette nouvelle invention, de madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, est extrêmement commode en ce que, dispensant du soin de tenir ses cartes à la main, elle permet en même temps de les embrasser d'un seul coup d'œil.

Le porte-jeu se compose d'une tablette en ébène, garnie d'une rainure dans laquelle s'adapte le morceau de carton, semi-circulaire, formé de deux parties, entre lesquelles se placent les cartes.

Ce carton se recouvre de velours ou de taffetas, et peut être orné d'armoiries ou de chiffres.

63 et 64, PELOTE au crochet.

63, Dessin au crochet dont nous donnerons le détail le mois prochain.

64, Croquis de la pelote montée.

La pelote se fait ronde, et quatre nœuds retiennent les quatre pans du dessus de crochet.

65 à 67, COL en mousseline et crochet.

Ce col se compose de deux biais de mousseline double, formant le haut et le bas du col. Ces biais sont terminés par des festons légers et rattachés l'un à l'autre par d'autres petites bandes de mousseline double, rattachées aux deux biais précédents également par des festons et reliées entre elles à l'aide des étoiles au crochet dont le numéro 66 donne le modèle.

Au centre de l'étoile est une petite rosace faite sur mousseline, au plumetis ou en broderie à la minute. La petite rosace terminée, on fait autour un cordonnet fin, puis on coupe la mousseline et dans le cordonnet on prend les mailles de l'étoile au crochet.

On peut utiliser ainsi des fleurettes découpées sur des cols dont le fond est usé. A la forme étoile on peut substituer le carré.

Rien n'est joli comme l'effet produit par ce mélange de mousseline et de crochet.

On peut, de la même façon, faire des dessus d'édredon ou des voiles de fauteuil.

Autour du col, on ajoute la petite dentelle au crochet dont le dessin est indiqué au numéro 67.

68, MOTIF dont on peut se servir pour ornement religieux, chasuble, étole, etc.

Nous avons déjà indiqué la manière d'appliquer sur des fonds de velours, de moire ou de taffetas, ce

médallions qu'on exécute en soie d'Alger ou en laine, sur un fond de canevas.

69 et 70, PETITS MÉDAILLONS qu'on peut broder au passé, en laine fine ou en soie, sur des fonds de soie ou de reps, et qui forment ainsi de jolies chaises ou des coussins.

MODES.

Nous venons de voir chez Gagelin des étoffes d'hiver qui feront de belles robes de saison simples et solides : des popelines unies, des velours épinglés, des reps en laine et en soie. Les robes de ville se font très-simples, généralement en redingote, boutonnées du haut en bas. Plus de volants ni de ruches, mais énormément de soutaches et beaucoup d'ornements en velours placés au-dessus de l'ourlet et remontant en tunique de chaque côté du devant, soit plusieurs rangs de petits velours n° 0, soit une grecque, également en velours.

Les corsages sont toujours montants, plats et ronds. On ajoute à quelques-uns une espèce de petit postillon qui allonge le dos et produit un gracieux effet.

Les manches ont toujours une tendance à devenir étroites comme les manches d'homme. Nous en avons vu une assez jolie chez Virginie Vasseur. La robe était en côtelé, fond Havane, avec semé de pois de velours noir. La manche, large du haut, quoique sans être plissée, avec un jockey, allait en diminuant jusqu'au poignet, où elle était entièrement juste.

Avec cette manche, la manchette en toile est la seule possible.

La lingerie subit nécessairement des modifications selon la forme des corsages et des manches. Avec un corsage très-montant, il faut un col petit, serrant un peu le cou ; nous en avons vu de charmants chez madame Payan. Ils étaient en toile fine, brodés, avec un petit revers également brodé.

Le col Stuart, également en toile, et formant le carré devant, est très-seyant. Avec ces petits cols, la cravate est indispensable. Aux cravates noires, à bouts brodés ou soutachés, aux cravates de couleur, piquées et garnies de dentelle, on commence à substituer la petite cravate blanche en mousseline ou en batiste, avec bouts garnis d'une dentelle et d'un point à jour, ou bien entièrement brodée. La planche du mois donne un dessin de ces petites cravates, très-gentilles sur une robe de taffetas, ouverte du haut.

Les robes habillées pour visites ou diners se font souvent ainsi, avec des revers. Nous avons vu de jolis taffetas de toutes nuances, à fond quadrillé, avec semés de pois : bleu, vert, mauve, marron. On peut garnir ces robes de la façon suivante : le bas, qui forme des ondulations, se borde d'un liséré de couleur ; sous ce liséré on place un volant tuyauté, haut de 10 centimètres, et bordé en bas d'un ruban de même nuance. Le devant de la jupe peut se garnir de la même façon.

Pour jeunes filles, ces robes peuvent être ouvertes devant avec revers, ou bien décolletées carrément, et, dans ce dernier cas, on ajoute une chemisette plissée en organdi ou en tarlatane.

Aux manches, qu'on fait alors un peu larges, on ajoute des crevés qui laissent passer d'amples bouillons de tarlatane.

Aux robes de petites soirées, on ajoute beaucoup de fichus, de berthes ou de pélerines.

Nous avons vu également des berthes en tulle d soie bouillonné, ornées de petits nœuds et de ruches, qui servent à rehausser une robe un peu simple et font une délicieuse toilette.

On fait aussi beaucoup de parures en mousseline soutachées en noir : col et poignets des manches. Ces parures sont surtout demi-deuil.

Nous avons déjà indiqué une manière d'orner les corsages qui continue d'être en vogue : c'est une garniture, guipure ou passementerie qui, partant du haut du corsage, descend en s'arrondissant de chaque côté du devant, en simulant un petit zouave, jusque sous le bras, tandis que le devant proprement dit forme gilet.

Ce corsage, au reste, est plutôt porté par les jeunes femmes que par les jeunes filles.

Nous ne sommes plus au temps, peu éloigné cependant, où les étoffes anglaises étaient mises à l'index : en 1793, tout Français qui portait sciemment un vêtement fait avec une étoffe anglaise était, par cela même, passible de vingt ans de fers.

Depuis quelques semaines, les étoffes anglaises ont fait une entrée triomphale. Draps, flanelle, alpaga, popeline, tout a envahi nos magasins de nouveautés.

Pour jupons surtout, la flanelle anglaise fait fureur. Aux étoffes rayées, tant portées l'hiver dernier, on préférera cette année des flanelles unies, de petits draps légers qu'on garnit d'un velours un peu haut, ou qu'on soutache au-dessus de l'ourlet. Les couleurs les mieux portées sont le gris soutaché en noir, ou le pensée orné de velours noir.

Pour jeune fille, le bleu et le solferino se porteront beaucoup aussi.

Avec ces jupons, aussi commodes qu'élégants, on peut supprimer les bas blancs qui font la fortune des blanchisseuses à Paris, et adopter les petits bas rayés noir et gris, en cachemire, qu'on avait commencé à porter l'an dernier.

Des bottines en chevreau et peau anglaise, avec élastiques sur le côté, très-montantes, comme de petites bottes, complètent une toilette d'hiver, grâce à laquelle on ne craint ni la boue ni le froid.

Pour enfant, petits garçons et petites filles, rien de mieux que les grandes guêtres en chevreau.

Les costumes, au reste, n'offrent rien de nouveau ; pour petit garçon de trois à six ans, la jupe et le petit zouave ; de sept à dix, la blouse et le pantalon soit uni, soit bouffant et retenu dans les guêtres ; depuis dix ans, la petite veste ronde pareille au pantalon qui se fait long. Nous avons vu pour tous ces âges des vêtements qui nous ont semblé d'une coupe charmante, exécutés avec un soin extrême dans la nouvelle maison d'enfants de la rue Richelieu, n° 79 : blouse et pantalon en drap gris, veste en drap marron garnie de petits grelots, etc.

Pour petites filles, il y a moins de variété, et depuis le moment où la fillette fait toute seule ses premiers pas, jusqu'au jour de la première communion, les toilettes sont presque les mêmes, ce n'est qu'une question de taille : robe de popeline, jupe soutachée au-dessus de l'ourlet, corsage décolleté carrément, manches courtes, et, dessous, chemisette en nansouk ou en percale de couleur, voilà pour la robe.

Quant au vêtement pour le premier âge, la pélerine pareille à la robe, doublée seulement de Florence, ou

bien ouatée — selon la saison — nous semble ce qu'il y a de plus commode.

Puis vient la petite casaque large, plus gracieuse que le petit paletot.

Les chapeaux d'hiver seront en velours ou en feutre, toujours beaucoup de chapeaux russes, de *boléros*, auxquels cependant les mamans prudentes et les médecins préfèrent les petites capotes fermées.

Pour jeunes filles, on fera beaucoup de chapeaux coulés en taffetas, en épinglé, en velours, avec biais et bavolet en velours; et comme ornement, sur le sommet de la passe, un carré ruché à la vieille et entouré d'une dentelle coquillée.

La peluche revient à la mode et s'emploie beaucoup pour orner les robes et les chapeaux, et aussi comme sortie de bal.

Les coiffures, de même que les dessous de chapeau, sont toujours très-garnies sur le sommet de la tête, toujours beaucoup de fleurs et des torsades de rubans.

Nous avons vu une torsade de ruban de taffetas noir, dont les bouts flottaient derrière et qui était ornée de deux touffes de boutons de roses, l'une sur le sommet de la tête, l'autre sur le côté.

Les filets de soie font toujours fureur. C'est, en effet, pour jeune fille, une coiffure aussi commode que convenable, à la condition de prendre un filet bien simple en cordonnet noir ou pensée, n'ayant d'autre ornement qu'un nœud de velours ou de taffetas posé sur le front.

Tous les autres ont un cachet de mauvais goût dont il faut vous défier. Fuyez surtout le clinquant, or ou argent.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — JEUNE FILLE. — Chemise russe en flanelle, brodée en laine. — Jupe de popeline unie. — Résille en filet.

Deuxième toilette. — JEUNE FEMME. — Robe de taffetas, manteau de velours, orné de broderies et de guipures. Chapeau mélangé de crêpe et de taffetas, avec touffes de roses.

Toilette d'enfant. — Costume en popeline, jaquette avec basques, boutonnée devant, bordée de velours noir, ainsi que la jupe et les manches. Col et sous-manches en jaconas. — Toquet de velours avec pompon et plume de coq.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Siège de prie-Dieu. — Ce beau dessin, dont nous donnons la première partie, peut non-seulement servir pour le siège d'un prie-Dieu, mais aussi pour celui d'une chaise. On supprime alors la croix rustique, qu'on remplace par un chiffre.

Il serait aussi fort joli pour sac de voyage.

Enfin chacun des bouquets d'églantines, détaché des liserons, pourrait servir à des semés jetés sur un nd de reps (voir les explications des patrons). On

ferait ainsi des tapis de table, coussins, chaises, fauteuils, etc.

Il suffit d'appliquer, sur le reps, le petit morceau de canevas nécessaire pour le bouquet, de faire le dessin au métier, puis de tirer les fils de canevas. On obtient ainsi des fleurs en relief qui produisent un joli effet, et l'on est délivré des fonds si longs et si ennuyeux.

Le même moyen peut être employé pour le prie-Dieu. Au fond du canevas, on peut substituer un fond de reps ou de drap. Le reps est préférable à cause des petites côtes du tissu qui donnent à l'ouvrage terminé toute l'apparence d'une tapisserie des Gobelins.

ILLUSTRATIONS POLYCHROMES

Un accident arrivé à la fin du tirage de trois de nos neuf sujets nous a forcés à les recommencer, et toutes les personnes qui avaient compris dans leurs demandes les trois sujets manqués n'ont pu être servies que vers la fin du mois dernier.

Aujourd'hui, nous avons une ample provision de tous les sujets et nous pouvons satisfaire immédiatement à toutes les demandes qui nous seront adressées; mais nous croyons utile de reproduire, avec quelques modifications, le catalogue du mois dernier :

- 1, Marquis et bouquetière, trente-deux à la feuille.
- 2, Bouquets et oiseaux ou mêmes bouquets seuls, quarante à la feuille.
- 3, Petites fleurs anglaises.
- 4, Grandes fleurs anglaises.
- 5, Bouquet rond, grandeur d'un fond d'assiette, douze à la feuille.
- 6, Oiseaux d'environ dix centimètres.
- 7, Fruits et fleurs, même grandeur.
- 8, Guirlande d'Amours, genre Watteau.

Tous ces huit premiers sujets à 3 fr. la feuille; 4 fr. 50 la demi-feuille et 1 fr. le quart de feuille.

9, Bouquets, guirlandes de fleurs, papillons et chîmères, d'une grandeur de un à dix centimètres; plus de cent sujets à la feuille, prix 4 fr.; ne se peut diviser qu'en demi-feuille au prix de 2 fr.

Nous rappelons que lorsqu'on se propose d'appliquer ces sujets sur des fonds en couleur, il est indispensable de les froter préalablement avec du blanc de zinc en poudre, en ayant soin de couvrir de plus de blanc les parties du dessin de nuance claire.

Les personnes qui appliqueraient nos bouquets sur des assiettes, ne pourront pas employer ces assiettes à un service journalier; on devra les laver et essuyer avec précaution, puisqu'elles n'auront pas l'émail de la porcelaine pour préserver la peinture. Elles serviraient très-bien pour dresser de nuance claire.

Quant aux chiffres et armoiries, consulter le numéro d'octobre, pages 319 et 320.

Voici une ample provision de matériaux pour les surprises et cadeaux du jour de l'an. C'est à votre habileté et à votre bon goût d'en tirer partie de la manière la plus heureuse.

On peut envoyer le montant des demandes en timbres poste ou en un mandat sur la poste.



ÉPHÉMÉRIDES

20 NOVEMBRE 885. — LES NORMANDS ASSIÉGENT PARIS.

Ce fut ce jour-là que le peuple des rives de la Seine découvrit la flottille des *rois de la mer*, et se réfugia dans la ville. Sept cent nefes qui portaient quarante mille hommes vinrent assiéger Paris; ces Barbares commencèrent l'attaque par le Louvre; le comte Eudes les repoussa; les Normands se retirèrent dans les campagnes voisines, qu'ils ravagèrent. — On dit qu'en entrant dans l'église de Saint-Germain, ils furent frappés d'effroi en y voyant un tombeau qui portait ces mots: « Ragnaïre, chef des Scandinaves,

» ayant osé violer le temple du Seigneur, y fut » frappé de mort au milieu de ses guerriers. »

Ils retournèrent vers Paris; l'évêque Gozlin, les comtes Eudes et Robert défendirent la ville avec une opiniâtreté héroïque et stimulèrent le courage du peuple. La résistance des Parisiens fut aussi longue que courageuse; enfin, Siffroy, chef des Normands, jura la paix entre les mains du comte Eudes, et redescendit la Seine, voyant déjà les lieux où sa race allait fonder un empire durable.

Mosaïque

Si l'on envisage notre religion sous le rapport de son influence au dedans de nous, on verra que sa morale, la plus scrupuleuse de toutes avant les fautes, est la moins désespérante après.

M^{me} NECKER DE SAUSSURE.

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Maxime orientale.

Chaque soir nous apporte la sagesse et la prudence dont nous avons manqué pendant la journée. Mais cette sagesse et cette prudence ne nous servent à rien le jour suivant.

FRÉDÉRIC BUKERT.

Il ne faut songer aux personnes qui nous font de la peine que pour leur pardonner.

FENELON.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : Il est aisé de parler, mais mal aisé de faire.

RÉBUS



O'L



N°



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.